

JOURNAL DE 20 PAGES : 5 CENTS

Le Samedi

VOL. I.—NO. 6.

MONTREAL, 20 JUILLET 1889.

LE NUMERO, 5 CTS.
PAR ANNEE, \$2.50.

COMME QUOI LE REMEDE A FAIRE MAIGRIR EST PROMPT ET EFFICACE

MAITRE FRITZ SAUVE DANS LE NORD-OUEST PAR SA GRANDE DECOUVERTE

(Ce qui suit n'est pas... once payée)



ANTI FAT, LE GRAND DEGRAISSEUR

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE, SCIENTIFIQUE ET SOCIALE,

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

UN AN, - - \$2.50. - SIX MOIS, - - \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

PRIX DU NUMERO, 5 Centims.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gerants, MM. POIRIER, BESSETTE & NEVILLE, No. 69 Rue St-Jacques, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI."

MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 20 JUILLET 1880.

CHASSE SPLEEN

Le concombre ne se bat bien qu'une fois qu'il est coffré.

Les minutes d'un notaire ne sont pas les affaires d'un moment.

Pour un fou le pire des malheurs est de ne pas être fou tout à fait.

Quel est le médecin capable d'inoculer la diphtérie aux marins-gouins ?

Nous renvillons maintenant toutes nos invectives de cet hiver contre la glace.

Comment se fait-il que la bouche d'une rivière en soit plus grande que la tête ?

Il y a des filles qui ont le cœur si dur qu'on ne peut l'entamer qu'avec un diamant.

Les jours commencent à nous ressembler : ils sont de plus courts en plus courts.

L'homme habile est la répétition de l'épingle. C'est sa tête qui l'empêche d'aller trop loin.

Les chars urbains en sont rendus à marcher si lentement que leur ombre s'endort en chemin.

Vivez de manière que vos enfants n'aient jamais le plaisir de s'élever de la pauvreté à l'aisance.

Le temps est de l'argent dit le proverbe ; mais il faut bien de l'argent pour se payer du bon temps.

" Mon ami, disait le médecin à son client, vous avez une mauvaise plaie sur la nuque ; ayez-y l'œil."

Quelle belle population nous aurions si chacun se réglait sur l'épithaphe que portera son monument funèbre !

Vouloir se guérir d'une femme que l'on adore en la quittant, c'est vouloir se guérir de la faim, en ne mangeant pas.

La plus sûre vengeance pour une femme que nous quittons en l'aimant est de nous prouver qu'elle méritait d'être quittée.

Les curés feraient d'excellents hommes de chemins de fer. Ils sont les meilleurs serre-freins connus et ils excellent surtout à accoupler.

Vous n'êtes pas capable de faire prendre le bon chemin à un enfant hornis que vous ayez vous-même affaire à voyager par cette route.

Nous connaissons une foule de nos amis assez forts pour poser leur candidature et qui, chez eux, ne sont seulement pas capables de poser un tapis.

Comment ! Vous en êtes encore à chercher le nom d'un journal qui pourrait être populaire ! Appelez-le *Parapluie* ; tout le monde voudra l'avoir.

Dans les concours de chiens, le *pug dog* a moins de chance que les autres parceque la peau qu'il porte paraît toujours avoir été faite pour un chien plus petit.

Lorsqu'il contemple les ruines du vieux Calisée à Rome, M. Prud'homme se demande combien de construction modernes ont pu résister comme celle-là à l'action du temps.

Une des peines les plus sérieuses de notre vieille mère Eve, après son mariage avec Adam, a été de ne pouvoir demander à son mari s'il avait jamais aimé une autre femme.

Nous connaissons un Almanach des adresses *Directories* qui à la prétention de nous dire : " Nous donnons les noms des vivants et des morts récents avec le lieu de leur résidence."

Le steamer *City of New-York* a battu ses rivaux de quatre nœuds. Mais il existe une femme à Chicago qui est à son quinzième mariage : elle a battu toutes ses rivales de six nœuds.

Thermomètre dans une chambre de garçon :

6 p.m.	chaud
10 p.m.	très chaud
minuit.	hot scotch
2 a.m.	dix verres
5 a.m.	
8 a.m.	John Collins

—Dis donc, je vais te confier quelque chose, si tu es capable de garder un secret.

—Allons donc, est-ce que je ne suis pas aussi capable que toi de le garder ?

La vieille tante (surveillant deux amoureux).—Pourquoi parlez-vous si bas, Amélie ?

Amélie.—Je ne sais pas, ma tante. Albert a un gros rhume et j'ai peur de l'avoir attrappé de lui.

Joseph.—Me donnerez-vous la permission d'aller demain aux funérailles de ma tante ?

Le patron.—Oui, certainement ; mais si la pêche est bonne, tu laisseras quelques poissons à la maison, à ton retour.

Le mendiant, (recevant un morceau de pain).—Mam'zelle, que le bon Dieu vous en récompense mille fois.

La servante.—C'est trop ; rien qu'une fois de récompense, c'est assez.

Le mendiant.—Eh bien, dans ce cas, donnez-moi un peu de fromage pour la balance.

Grand procès dans le Dacotah à propos d'un cheval retif.

Passé un jeune chasseur qui rabat son fusil sur le dos de l'animal récalcitrant.

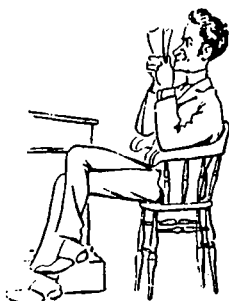
La tête du gardien, tout le cheval, trois doigts du chasseur et le fusil lui-même sont disparus en même temps. Les cours sont à siéger sur une question de dommage. Est-ce le cheval, est-ce le fusil qui est parti le premier ?

LE SAMEDI

LE SAMEDI, qui est modeste, n'a pas le courage de dire du bien de lui, mais il n'en pense pas moins. Seulement, il ne peut pas empêcher la nature d'avoir son cours. Il a donc assez de conscience pour enregistrer l'événement suivant :



I



II



III



IV



V



VI

Nous avons été mis au courant de la chose par le monsieur même qui est venu, naturellement, nous réclamer le prix de sa chaise brisée. Hélas ! nous en paierons bien d'autres !

Sous la mousse et sous les roseaux
L'avez-vous parfois rencontrée,
La petite source ignorée,
Connue à peine des oiseaux ?

De ses invisibles réseaux
Nul ne suit la trame azurée ;
Nul ne s'informe où vont ses eaux
Dans la forêt désaltérée.

Longtemps elle court sans dessein ;
Un jour, on lui creuse un bassin :
Lecteur, vous achevez l'histoire !

A travers bois ma source fuit ;
Elle est humble et fait peu de bruit
Mais elle est pure : on y peut boire.

—Quoi ! tu entres en place un vendredi ! Ne sais-tu pas que c'est malchanceux ?

—Je crois que oui, pour mon patron.

LEÇON D'HONNETETÉ

*Le père, (à son fils).—*Comprends donc l'importance de l'intégrité. Tiens moi, par exemple ! L'autre jour, quelqu'un m'a payé \$1200 de trop. Crois-tu que je l'ai gardé. Oh ! non ! J'ai donné immédiatement \$600 à mon associé.

UNE PARTIE FINE

—Mon cher, j'ai soupé hier soir, après le théâtre, avec une charmante veuve et une fort jolie femme.

—Et tu ne m'as pas averti, malheureux !

—Il est possible que nous nous reprenions : c'étaient ma femme et ma belle-mère.

LA GUERRE AU POURBOIRE

*Un membre du club.—*Garçon, je vois que le comité vient d'af-ficher la défense absolue pour vous, sous peine de destitution, d'accepter un pourboire.

*Le garçon.—*Oui, monsieur ; vous voyez que vous allez être obligé de faire la somme forte pour me dédommager du risque que je vais courir en acceptant.

LA NOURRITURE DES POÈTES

Une jeune fille, à l'esprit romanesque, nous demandait l'autre jour : " Un poète, ce n'est pas une nature comme une autre. Par exemple, quelle est la nourriture ordinaire d'un poète ? "

Nous avons esquissé à grands traits le régime de cette classe aimée des dieux.

Pour un poète sentimental : des ris de papillon et du lait de tourterelle ;

Pour un poète héroïque : du cœur de bœuf et de la crinière de lion ;

Pour un poète léger : des ailes des grenouilles ;

Pour un poète funèbre : des clous de cercueil.

Mais pendant que nous parlions nous entendimes un vague bruit de draperie s'éloigner et une forme humaine s'évanouir. Notre charmante questionneuse avait disparu.

LES BEAUTÉS DE LA MUSIQUE

Une femme d'esprit nous racontait l'autre jour l'incident suivant :

" J'assistais à Ottawa à un grand dîner officiel donné par votre ami X. J'avais pour voisin un député qui a un certain nom mais qui a un caractère très positif. La conversation tomba sur la musique et surtout sur la musique d'orchestre aux dîners.

—" Moi, madame, me dit-il, j'adore cette musique.

" Je me mis à le plaisanter.

—" Vous, un homme si difficile à émouvoir ; vous vous occupez de musique !

—" Certainement oui, me répondit-il, en avalant une truffe. Car voyez-vous, lorsque nous avons de la bonne musique on peut manger tranquillement : on n'est pas obligé de parler.

" J'ai cru avoir obtenu assez d'informations pour ce soir-là."

*Le mari (arrivant exténué mais heureux).—*Ma chère, je viens de régler ma dernière dette. Mon crédit est redevenu superbe.

*La femme.—*Que ça me fait donc plaisir ! J'ai tant de choses à aller acheter !

—Sam, as-tu déjà vu un limaçon, disait le bourgeois à un apprenti paresseux !

—Oui, monsieur.

—Dans ce cas, tu as du le rencontrer ; car je suis bien sûr que tu n'as jamais pu en passer un.

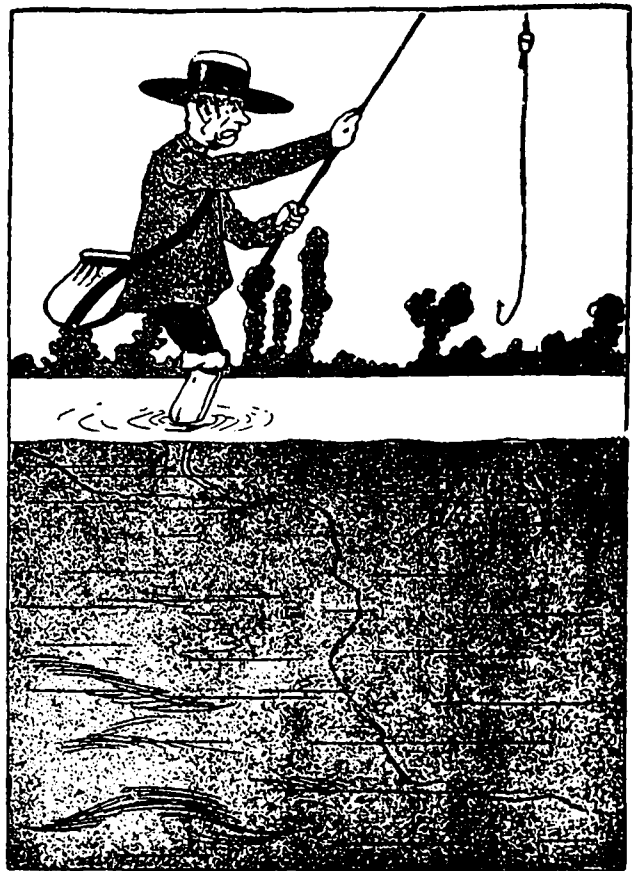
—Ma fille, tu te fais jouer par ce monsieur Siraudin. Voilà un an qu'il vient et il ne te parle de rien.

—Maman, je sais bien qu'il se déciderait à me parler, si tu ne restais pas tout le temps avec nous autres.

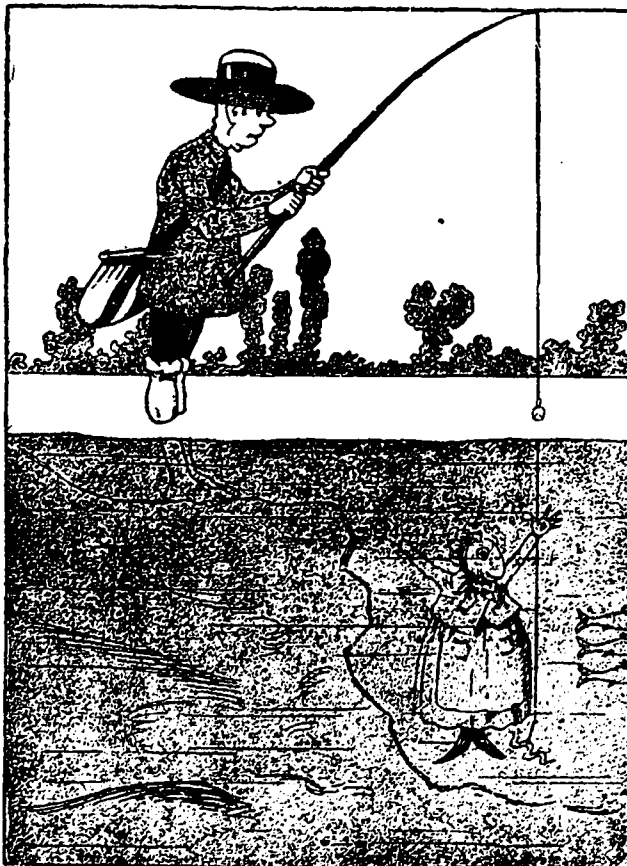
LES HASARDS DE LA PECHE



Le pêcheur. — Ah ! ah ! ça mord... attention !...
Un petit poisson. — Je parie deux asticots qu'il va relever sa ligne si nous tirons dessus...



Le pêcheur. — Zut !... encore raté...
Les petits poissons. — Hi ! hi ! hi !... Vieux serin, va !



Le pêcheur. — Allons, essayons encore un coup.
La mère carpe. — Vilains galopins, voulez-vous bien vous sauver ! c'est très dangereux de rester à côté de ces machines-là.



Le pêcheur. — Ah ! enfin...

LES PLAISIRS DE LA BELLE SAISON

GENTLEMAN FARMER



Le père.—Quel plaisir as-tu de pêcher ici ? Ça ne mord jamais ?

Alphonse.—Tu crois que ça ne mord pas, toi ! Sauve toi vite, le voilà qui vient, mon poisson.

LA REVANCHE EST DOUCE

Le père.—Il n'y a pas un homme, Henri, à qui je donne la main de ma fille avec autant de plaisir qu'à vous.

Henri.—Merci, M. Henderson ; vous me comblez de bonheur ; d'autant plus que je me croyais détesté de vous.

Le père.—De fait, je vous déteste ; c'est pour cela que je vous donne Catherine. Vous comprendrez plus tard l'étendue de ma vengeance.

LA DISTRACTION PROVERBIALE DES SAVANTS

Le professeur. (à table.)—Ma chère Amélie, est-ce qu'il n'y a que de la salade aujourd'hui ?

Amélie. (qui avait elle-même fait une superbe crêpe.)—Ah ! pour le coup, c'est trop fort ! Vois donc ! Ta serviette est dans le plat et tu as fourré la crêpe dans ton gilet !

L'ivrogne. (à sa femme en se couchant.)—Réveille moi cette nuit et tu me donneras du brandy avec de l'eau.

La femme.—Comment pourrai-je découvrir le temps où tu auras soif ?

L'ivrogne.—Ne crains rien ; quand tu me réveilleras, je suis certain que j'aurai soif.

La nouvelle mariée. (arrivant à New-York.)—Tu sais Georges, il ne faut pas que les gens s'aperçoivent que nous sommes des nouveaux mariés.

Georges.—C'est bon ; dans ce cas, je te laisse boucler les malles.

La belle-mère.—Oui ! une belle heure pour arriver ! Votre femme bouille de colère.

Le mari.—Elle bouille ! Tant mieux ! Si je continue à rentrer tard, elle finira par apprendre à rôtir aussi et à faire une cuisine passable.

—Maman, qu'est-ce que c'est donc qu'une boisson droite ?

—C'est la boisson qui fait marcher ton père croche.

Le cultivateur amateur.—La vache est-elle dedans ?

Sa femme.—Oui.

Cultivateur.—Les chevaux détellés et soignés ?

Sa femme.—Oui.

Cultivateur.—Les volailles renfermées ?

Sa femme.—Oui.

Cultivateur.—Le bois fendu pour la semaine ?

Sa femme.—Oui.

Cultivateur.—Le buggy lavé pour demain ?

Sa femme.—Oui.

Cultivateur.—Ouf ! Voilà encore une grosse journée de faite ; j'ai bien gagné d'aller me coucher. Ah ! ça me fatigue, la culture.

DANS UNE AGENCE DE DOMESTIQUES

La dame.—Cette bonne est réellement trop petite.

La directrice.—C'est un grand avantage, madame, au contraire. Vous n'êtes pas capable, de nos jours, d'empêcher les bonnes d'échapper les enfants. Si vous prenez celle-ci, le vôtre tombera de moins haut.

UNE DISTINCTION QUI EN VAUT LA PEINE

Charles.—Viens prendre un verre.

Henri.—Merci, je ne prends plus rien.

Charles.—Hein ! Tu ne me dis pas que tu as juré de prendre la tempérance !

Henri.—Je n'ai rien promis ; mais j'ai cessé de boire.

AU POINT DE VUE DES CREANCIERS

Le jeune Romgotte.—Ah ! mademoiselle d'Argentfort, que cette petite main en ferait des heureux !

Mlle d'Argentfort.—Des heureux ! Je ne pourrais n'en faire qu'un.

Le jeune Romgotte.—Pas si c'était à moi que vous donniez votre main, parcequ'il y aurait aussi tous mes créanciers.



Mademoiselle Florina.—Monsieur Dudais, je vous présente le professeur Strong, l'inventeur d'un nouveau téléphone. Monsieur Strong, je vous présente M. Dudais, l'inventeur d'un nouveau quadrille. Vous autres, inventeurs, vous n'avez pas assez de relations entre vous.

CET AGE EST SANS PITIÉ



I

Le mendiant.—La charité à un pauvre homme qui a perdu la vue et les jambes dans une explosion.



II

—Ah ! mon Dieu ! La fin du monde !

MOTS D'ENFANTS

La maîtresse d'école.—Quelles sont les dernières dents qui nous viennent ?

Charlot.—Les fausses dents, madame.

Clara (à Charley qui veille en famille).—Charley, tu me fais dire des choses ! Tu m'arraches les paroles de la bouche.

Le petit frère.—C'est donc ça ! Lorsque M. Charley est entré, je l'ai vu qu'il prenait quelque chose dans la bouche de Clara.

Le père de famille à table.—Tom, tu es trop difficile. Quand j'étais à ton âge, je t'assure que j'étais bien content parfois de trouver un morceau de pain sec.

Tom.—Tu vis bien mieux, hein papa ? depuis que tu restes avec nous autres !

A l'école du Dimanche, le professeur commente la mort d'Elisée. Au mot : " Ils l'enterrèrent " il demande à un élève :

—Pourquoi ne l'ont-ils pas soumis à la crémation ? Croyez-vous que la bible approuve la crémation ?

L'élève.—Non monsieur, après qu'ils eurent manqué leur coup avec les trois enfants dans la fournaise.

L'inspecteur d'école.—Dans quelle branche as-tu mieux réussi mon enfant cette année ?

L'enfant.... (hésitant, la tête basse et les larmes aux yeux.)

L'inspecteur (d'un ton paternel).—Allons reprend tes sens, je ne suis pas ici pour te faire de mal, réponds-moi sans crainte.

L'enfant.—C'est dans la branche du gros pommier que vous voyez-là.

Le professeur.—Nez : quelle partie du discours est-ce ?

L'élève.—Ça n'en est pas, monsieur.

Le professeur.—Mais il faut absolument que ça soit une partie du discours ?

L'élève.—Ah ! bien oui, pour vous ! Mais chez nous, personne ne parle du nez.

—Pauvre petit, ton père a passé au feu hier et vous avez perdu tout votre linge !

—Pas besoin de nous plaindre, madame ; toutes les vieilles hardes de papa sont brûlées ; maman ne me fera plus d'habillments avec. Tom-tidlee-lom-tom, whoop-di-doodle-dou.

Le père.—Quel est le plus paresseux de ta classe ?

Johnny.—Je ne sais pas.

Le père.—Tu devrais le savoir. Par exemple, quand vous êtes occupé à copier quelque chose, quel est celui qui ne peut pas vous suivre.

Johnny.—C'est le maître : il ne fait jamais rien.

Ella.—Vous savez uager, n'est-ce pas, M. Brown ?

M. Brown.—Non, pas du tout, pourquoi me dites-vous cela ?

Ella.—C'est que papa disait à ma grande sœur que tout ce que vous puissiez faire c'était de flotter.

En présence d'un lapin :

—Regarde donc, maman, dit la petite Julienne en observant les mouvements saccadés du nez, on dirait bien qu'il bégaye du nez.

ASSURANCES AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

Quelques voyageurs assuraient, non leur vie, mais leur retour. Henri Moryson, frère de Fynes Moryson (dont l'itinéraire a été publié en 1677, à Londres), ayant entrepris le voyage à Jérusalem et à Constantinople, versa, en partant, une somme de quatre cents livres, à la seule condition que s'il revenait on lui en payerait douze cents à son retour, ce qui équivaldrait à plus de vingt mille piastres aujourd'hui. Si de notre temps on trouvait des compagnies disposées à de pareils marchés, ce serait, grâce à la facilité et à la sûreté des voyages, un bon moyen pour faire agréablement fortune.

AU DERNIER BAL



Sambo.—Mal quelque part, Major ? Est-ce mademoiselle Boule de Neige qui vous a pilé sur l'orteil ?

Major Teint de Rose.—Vous appelez ça piler vous ! Si vous disiez qu'elle m'a piailé sur le pied !



LA NATURE HUMAINE

SCENE DE HUSTING

Un orateur, (se plaignant d'être seul contre dix.)—Voyez-les donc après moi comme des mouches...

Une voix de la foule.—Après un chien mort.

BOURRÉE DE LITTÉRATURE

Sara, (qui s'est fait une tournure avec des gazettes.)—Encore cette malheureuse jonction ! Le train va attendre 5 heures ici ; et rien à lire !

Marie-Anne.—Si nous lisions ton bustle !

SIGNE CERTAIN DE MORT

La femme, (réveillée par un hurlement de chien.)—Ecoute donc ; le voilà qu'il recommence ; c'est signe de mort, n'est-ce pas ?

Le mari.—Oui, un signe infailible.

La femme.—Mais comme il ne nous appartient pas, pour quelle famille est-ce le signe ?

Le mari.—Dans sa famille à lui. Et en disant ces mots, il sortit sur la verandah et logea une balle dans le corps de l'animal.

LES DIVERS USAGES DU STEAK

Toujours les maisons de pensions, source intarissable de réjouissances.

Le monsieur déjeune :

—Emilie, ce steak me convient très bien ; mais j'en veux un morceau plus grand que la main.

Emilie.—Pourquoi monsieur ne prend-il pas deux morceaux de celui qu'il y a dans le plat ?

Le pensionnaire.—Ce n'est pas la même chose : un de mes souliers de cricket s'est percé ; nous avons une grosse partie cette après-midi et c'est pour m'en faire une semelle que je veux de cet excellent steak.

Pendant toute la valse elle avait bien sauté,
Quand elle s'écria, jouant bien tous ses rôles :
Mon Dieu, je vais mourir d'un point dans le côté !
Elle qui n'avait pas un seul point aux épaules.

Elle.—Où es-tu allé, hier, John ?

Lui.—Au théâtre avec un ami d'Ontario.

Elle.—Par la pluie qu'il faisait !

Lui.—Qu'est-ce que ça fait la pluie ? Tu plaisantes.

Elle.—Ah ! à propos, tu viens à l'église avec moi ce matin ?

Lui.—Ce matin ! Tu n'y pense pas ! Je ne suis pas pour sortir à la pluie !

—Je t'assure qu'ils ont été un peu surpris de voir de quel bois je suis fait ?

—Comment ! Ils n'avaient jamais vu de bûche auparavant ?

La maîtresse de maison (à un tramp.)—Vous m'avez trompé avant hier ; après avoir bien mangé, vous êtes parti sans scier mon bois.

Le tramp.—Je suis dyspeptique, madame, je ne puis travailler que deux jours après mes repas ; c'est pourquoi que me voilà aujourd'hui.

Le mari.—Je ne sais pas, la moitié du temps, si je n'ai pas perdu la tête.

La femme.—La moitié du temps ! Moi je le sais tout le temps

Un élégant.—Avez-vous remis ma carte à mademoiselle Rasetout ?

La domestique.—Oui, monsieur.

L'élégant.—Et qu'a-t-elle dit ?

La domestique.—Qu'elle était désolée de ne pas être à la maison.

L'élégant.—Dites à mademoiselle quel plaisir j'éprouve de ne pas être venu lui faire visite.

Aux dernières luttes électorales. C'est le héros de la chose qui nous la raconte, avec un grain de vantardise peut-être, mais le fond est vrai.

Il pérerait de son mieux, quand un fort à bras de l'endroit l'interrompt :

—On ne s'occupe pas fort, ici, de vos affaires de lois. Tiens, rien que d'une main je pourrais vous mettre dans ma poche !

L'orateur.—Tant mieux, mon ami ; ça vous permettrait de dire que vous avez plus de science légale dans le gousset que dans la tête.

Voilà un de ces malheurs qui n'arrivent qu'une fois dans la vie. La pauvre vieille tante Euphémie, n'avait jamais vu la ville, excepté la semaine dernière. Elle était invitée à dîner chez son cousin le juge. Le repas, qui se prolongeait un peu, allait tant bien que mal, jusqu'au moment où l'on entendit une exclamation de la chère tante.

—Il y a un bout à cela ! Voilà trois serviettes que cet individu me donne, comme si j'avais besoin de me débarbouiller. Elles sont toutes là à mes pieds, mais il les remplace à mesure.

A la boutique de barbier du St. Lawrence Hall : Un monsieur à la chevelure rouge fait endéver une de ses connaissances un peu trop chauves.

—Vous n'étiez pas là, je crois, lorsque les cheveux sont passés ?

Le monsieur chauve.—Bien oui, j'y étais, mais il ne restait plus que des cheveux rouges. J'ai préféré m'en passer.

—Dis donc, voilà Smith qui arrive ! Comme je lui dois de l'argent, traversons la rue !

—Laisse-le faire ! Il m'en doit à moi. Tu vas le voir filer de l'autre côté de la rue d'ici à deux minutes.

Ce qui fut fait.

Premier maquignon.—Tu as l'air bien gai, pour un homme qui vient de payer \$20 au Recorder.

Second maquignon.—On le serait à moins. L'homme de police avait tant à cœur de me trouver en défaut qu'il a persuadé la cour que j'allais trois minutes au mille. En sortant de là, j'ai vendu le cheval deux cents piastres.

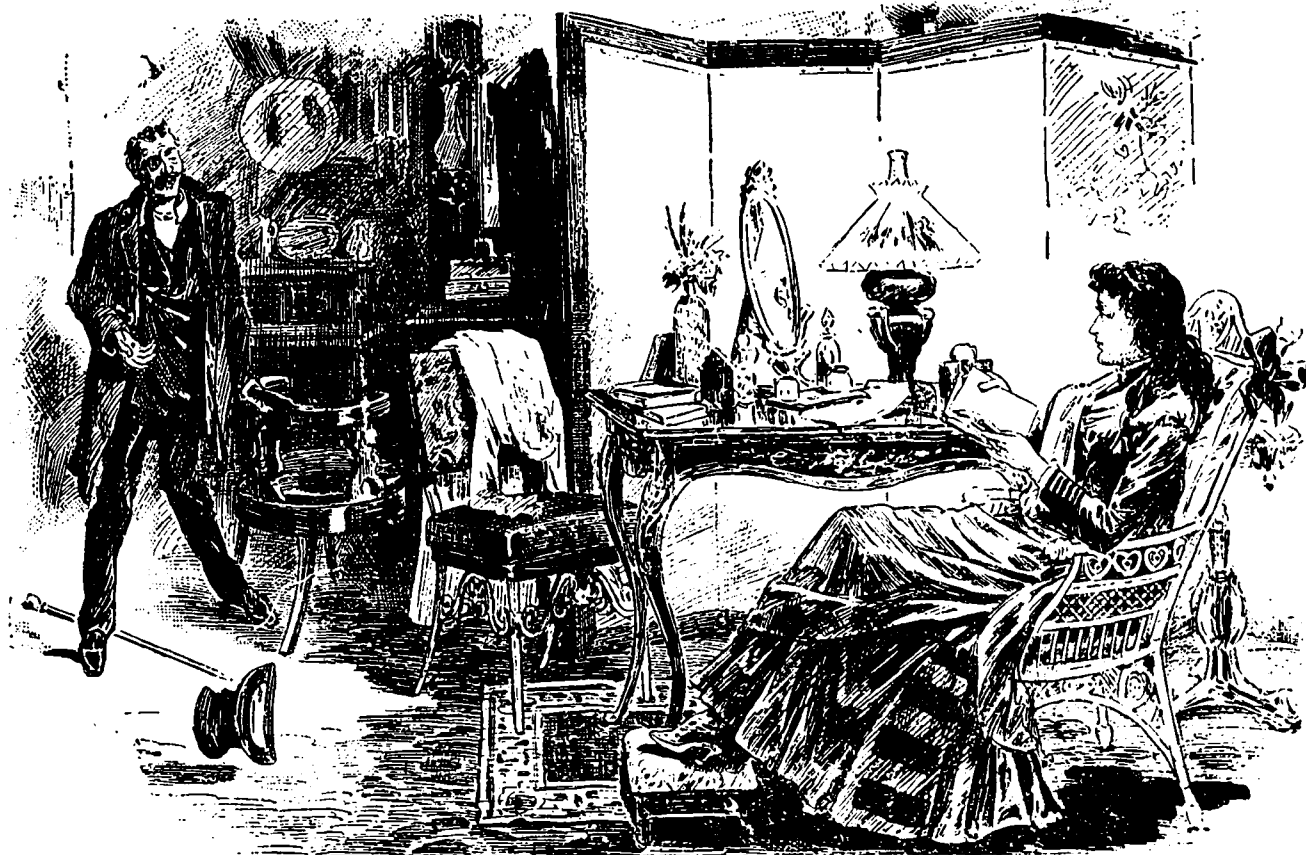
Le mari content.—Voilà un an que nous sommes mariés et il n'y a pas eu le moindre petit mot entre nous deux.

Le beau-père.—Attends que vous ayez essayé d'appareiller des garnitures de robes, et tu m'en donneras des nouvelles de votre vie charmante !

—Mon fils, tu te fais mourir ; tu fumes au delà de vingt cigares par jour. Vois donc, moi, je n'en fume que deux !

—Moi aussi papa, je n'en fumerais que deux, si je fumais des tiens.

LES FEMMES COMME NOUS LES AIMONS



Monsieur X.—T'zais, petite Zatte, (hic) les m'nistes vaient b'soin d'moi, c...ça m'a r'tadé.

Madame X.—Pauvre ami, il est trois heures du matin. Attend que je voie si la fin du chapitre amène le suicide de madame Lespars, puis tu oteras le jeton de club que tu portes en guise de lorgnon et tu me conteras tout ça.

Une spectatrice (visitant un cirque).—Quel drole de petit homme ! Avez-vous toujours été comme ça.

Le vain.—Pas quand j'étais bébé ; mais j'ai été élevé au lait condensé et j'ai retiré.

—Il t'a appelée un âne et tu ne lui as rien fait !

—Certainement non ! A quoi bon ?

—Si quelqu'un me traitait d'âne, je lui flanquerais mes deux pieds dans le derrière.

—Tes deux pieds ! Hum ! C'est assez la façon des ânes, cela.

Un galant (infatué d'une actrice).—Je veux absolument connaître cette belle blonde qui figure dans le premier acte.

Le gardien de la coulisse.—Vous ne pouvez pas la voir maintenant ; mais dites-moi ce que vous lui voulez, je suis son petit fils.

Le médecin est en visite chez une patiente qui parle une demi-heure sans le moindre repit. A la fin le médecin lui dit :

—Tirez la langue, madame.

Puis la tenant bien dans la main :

—Maintenant que j'en ai le contrôle, je vais en profiter pour vous donner ma prescription.

Le chef de police de Omaha à l'un de ses hommes.—Ainsi lorsqu'on s'est nuis à jouer du revolver, vous vous êtes sauvé !

L'homme de police (avec satisfaction).—Oui, monsieur.

Le chef.—Vous ne vous êtes pas rendu compte que vous seriez traité de lâche toute votre vie.

L'homme de police.—Oui, j'ai ruminé tout cela à la hâte... vous savez... en courant... et je suis arrivé à la conclusion que j'étais encore mieux à être un lâche pendant quinze, vingt ou quarante ans qu'un héros durant un quart d'heure seulement.

Sur la plage :

M. Tantpis.—On dit que votre femme excelle dans tous les jeux ; à quoi joue-t-elle surtout cette année ?

M. Courtmonnaie.—Elle joue les cinq cents coups contre ma bourse.

Mademoiselle Rapide.—Cet homme pourrait tenter une sainte.

Mademoiselle Caustique.—Alors tu n'as rien à craindre.

Julie.—Que je voudrais bien posséder un oiseau !

Charles.—Je voudrais bien être cet oiseau-là !

Julie.—Ah ! Mais je n'ai pas demandé un perroquet.

Le mari (cherchant un petit livre intitulé Pratique de piété).—Où est donc ma petite pratique du matin et du soir ?

La femme (en apportant le flacon de whiskey).—Le voici, je l'avais mis dans l'armoire.

—Je viens d'une famille élevée, disait un prétentieux.

—Si élevée en effet, reprend quelqu'un de la foule, que la dernière fois que j'ai vu son cousin, les pieds ne lui touchaient pas à terre.

—Mes félicitations, Pat, te voilà promu à la dignité d'oncle ?

—Vraiment, c'est vous qui me l'apprenez. On m'avait bien dit que le bébé était arrivé ; mais je ne savais pas si c'était un garçon ou une fille.

Emilie (en pleurs).—Papa, c'est plus fort que moi, il faut que je vous le dise : je devais me faire enlever cette nuit ; mais ma conscience me reprochait de vous faire autant de peine.

Le père.—Ne dis rien et continue, ma fille ; ça sauvera les frais de noce.

FEUILLETON DU SAMEDI

LE CHEVALIER LOUIS

PREMIÈRE PARTIE

IV

(Suite)

Une demi-heure s'était écoulée depuis la fuite d'Alain, lorsque de Morvan, après avoir étiré ses bras et balbutié quelques paroles à peu près inintelligibles, ouvrit les yeux : la prédiction du médecin se réalisait.

Le premier objet qui frappa la vue du malade fut Nativiva.

—Toujours la même image ! toujours elle, murmura-t-il sans montrer aucun étonnement, et en révélant ainsi à la jeune fille combien son apparition lui était devenue familière pendant son délire.

Cette fois, et ce fut la seule depuis qu'elle se trouvait avec lui, Nativiva parut céder à un sentiment de compassion.

—Pauvre jeune homme ! dit-elle tout bas ; puis, élevant la voix après un court silence :

—Eh bien ! monsieur le chevalier, lui demanda-t-elle, ne vous sentez-vous pas tout à fait bien aujourd'hui ?

A cette question, le sang afflua aux joues du blessé, qui tressaillit.

—Ne me reconnaissez-vous donc pas ? poursuivit Nativiva ; faut-il vous rappeler que je dois la vie à votre dévouement et à votre courage ?

De Morvan voulut répondre, mais l'émotion qu'il éprouvait était telle, qu'il dut recueillir un moment ses forces avant de pouvoir balbutier :

—Oh ! mademoiselle ! je vous en conjure, ne me quittez pas encore.

L'Espagnole ne parut pas remarquer le trouble du pauvre blessé ; elle se leva, prépara une potion calmante prescrite par le docteur, et, présentant le breuvage à de Morvan :

—Votre faiblesse est grande encore, monsieur, lui dit-elle ; je crains que vous ne vous fatigiez à causer.

—Vous vous trompez, mademoiselle, s'écria le jeune homme en l'interrompant avec vivacité, jamais je ne me suis senti plus de force qu'en ce moment. Et puis, j'ai tant de choses à vous dire !

—A moi, monsieur ? demanda Nativiva avec plus de froideur que d'étonnement.

—N'est-il donc pas naturel, poursuivit le blessé d'une voix émue et troublée, que je désire apprendre si votre père ne court plus de dangers, si l'équipage du navire naufragé est parvenu à se sauver, si enfin, ajouta-t-il en hésitant, vous avez trouvé auprès des jeunes seigneurs Penrose les égards et les hommages qui vous sont dus ?

—Mon père, à une grande faiblesse près que lui a laissée la violente secousse qu'il a éprouvée, est complètement rétabli ; notre malheureux équipage dont les embarcations ont été brisées lors du naufrage, a été impitoyablement massacré par les habitants de Penmark. Quant aux seigneurs du château, il me serait difficile d'émettre une opinion sur leur compte, car je les ai à peine entrevus.

Ces dernières paroles semblèrent causer un vif plaisir à de Morvan, qui soupira comme si on eût retiré de dessus sa poitrine un poids qui l'accablait.

Il allait poursuivre, lorsque Nativiva mit son doigt devant son adorable petite bouche, et, souriant d'un air mutin :

—Si vous vous obstinez, monsieur le chevalier, lui dit-elle, à retarder ainsi votre convalescence, je vous avertis que, ne voulant pas partager la responsabilité de votre imprudence, je vais m'éloigner et vous laisser seul.

—Oh ! ne partez pas, je vous en conjure ! s'écria le jeune homme effrayé.

—Alors, dormez, lui dit Nativiva avec une impérieuse douceur.

De Morvan ferma aussitôt les yeux ; mais il était facile de deviner, à sa respiration irrégulière, que s'il cédait pour la forme, il tenait bon pour le fond et que jamais il n'avait été plus éveillé qu'en ce moment.

Près d'une heure se passa ainsi ; tout à coup de Morvan se souleva brusquement sur son lit, et s'adressant à Nativiva :

—Mademoiselle, lui dit-il, je crois entendre un bruit de pas qui se dirigent vers cette chambre ! Peut-être seriez-vous contrarié que l'on vous rencontrât ici ?

—Pourquoi cela, monsieur ? lui demanda-t-elle d'un ton hautain, presque dur. Vous imaginez-vous donc que Nativiva de Sandoval puisse être compromise par sa pitié ?

—Oh ! mademoiselle, murmura douloureusement de Morvan en laissant retomber d'un air désespéré sa tête sur son oreiller, vous êtes bien cruelle pour un pauvre esprit fatigué et souffrant.

Le chevalier parlait encore, lorsque Alain entra dans la chambre. Le Bas Breton, à la vue de son maître revenu tout à fait à lui, ne montra ni joie ni étonnement ; il se contenta de dire à Nativiva :

—J'espère, mademoiselle, que monsieur le chevalier n'a pas eu à se plaindre de vous, et que vous l'avez soigné en conscience ?

—J'ai fait de mon mieux, répondit-elle en souriant.

—Dame ! c'est bien là le moins que vous lui devez. Mais à propos, puisque vous n'avez pas quitté monsieur le chevalier, dites-moi donc un peu quand il a repris connaissance.

—Aussitôt après votre départ.

—Tiens, voilà qui est drôle ! s'écria Alain d'un ton de regret ; je vois que je me suis trop pressé ; j'aurais pu économiser les cierges ! Bah ! ajouta-t-il après un court moment de réflexion, il serait retombé malade ! Et puis, j'avais promis, et la parole d'un honnête homme est une chose sacrée ; seulement j'espère bien, ma bonne sainte Anne d'Auray, que vous me tiendrez compte de ma bonne foi, et que vous ne refuserez pas à me faire encore crédit quand l'occasion s'en présentera.

Nativiva, que les façons d'Alain semblaient divertir beaucoup, avait été obligée d'imposer silence par un regard à de Morvan, indigné du sans-façon du Bas-Breton.

—Au revoir, chevalier, lui dit-elle ; ne grondez point votre domestique, qui me paraît vous être fort attaché, et que je prends sous ma protection. Je reviendrai demain savoir de vos nouvelles. Encore une fois, au revoir !

Le regard reconnaissant par lequel de Morvan répondit à ces paroles valait plus qu'un long discours ; cette muette éloquence du cœur ne dut pas échapper à la sagacité de Nativiva.

—Comment ! elle me prend sous sa protection, cette étrangère ! s'écria Alain lorsque la belle Espagnole fut sortie. Ah ! ça...

—Tais-toi ! lui dit de Morvan en l'interrompant avec violence.

—Foi de Dieu ! maître, si vous vous mettez ainsi en colère, c'est bon signe ; vous devez être complètement guéri.

—Avance ici, Alain, reprit de Morvan, et raconte-moi ce qui s'est passé pendant ma maladie. Depuis combien de temps suis-je au lit ?

—Depuis quinze jours, mon maître ! C'est pas pour vous vanter, mais il faut que vous soyez joliment bien bâti pour n'être point mort. C'est étonnant combien vous avez été près de dépasser ! Quant à vous donner des nouvelles, cela m'aurait été impossible il y a deux heures, car je vous ai soigné sans vous quitter d'une minute pendant toute la durée de votre maladie ; mais je reviens de Penmark.

—Et que dit-on à Penmark ?

—J'ignore ce que l'on y dit, mais ce que je sais, c'est que votre maison a été incendiée, et qu'il n'en reste plus une pierre.

La confirmation de ce malheur déjà prévu ne causa aucune émotion à de Morvan.

—A propos, et le maquignon Mathurin ? reprit-il sans exprimer même un simple regret de sa ruine.

—Ah ! voilà encore une drôle de farce ! On n'en a plus entendu parler ! Savez-vous, maître, ce que je crois, moi ?

—Voyons, que crois-tu, Alain ?

—Que cet homme était le diable en personne. Je m'attends chaque jour à voir se changer en feuilles mortes deux écus qu'il m'a donnés. Quand on est bon chrétien, on ne disparaît pas comme ça.

—Le fait est que sa conduite est étrange ! Et, dis-moi, poursuivit de Morvan, après avoir hésité, mademoiselle Nativa s'est-elle quelquefois informée de l'état de ma santé ?

—Tout de même donc !

—Mais elle n'est jamais venue me voir, n'est-ce pas ?

—Il ne s'est au contraire, pas passé de jour sans que la petiote ne soit restée au moins deux heures dans votre chambre ! Ah ! quelle curieuse que cette pâlotte ! Elle vous regardait avec ses grands yeux sournois pendant des temps que ça m'en donnait de l'impatience ! Mais, sauf le respect que je vous dois, apprenez-moi donc, mon maître, ce que nous allons devenir à présent que l'on a brûlé notre maison. Ça m'inquiète, moi !

—Ce que nous allons devenir ! s'écria de Morvan avec une explosion de joie qui fit craindre un instant à Alain que son maître ne fût retombé dans le délire, nous allons voyager, nous battre, devenir riches et puissants, riches à millions, entends-tu, puissants comme des maréchaux de France !

—Ah bah ! vrai ? dit Alain. Alors, vous augmenterez mes gages. Mais comment ferons-nous, monsieur le chevalier, pour devenir si riches et si puissants ?

—Je l'ignore, seulement je te jure, foi de Morvan, que si une balle ne m'arrête pas dans ma course, j'arriverai.

Le gentilhomme breton, accablé par l'effort qu'il venait de faire, laissa retomber sa tête sur son oreiller, et ne tarda pas à s'endormir d'un sommeil bienfaisant et réparateur.

Les dernières paroles qu'il prononça furent ;

—Mon Dieu ! combien je l'aime et que je suis heureux !

V

Une semaine s'était à peine scoulée depuis l'entrevue de Nativa et de Morvan, et ce court espace de temps avait suffi à ce dernier pour entrer en pleine convalescence.

La charmante Espagnole, fidèle à sa promesse, était venue s'informer chaque jour de la santé de son sauveur.

Après chacune de ses visites, une amélioration extraordinaire s'était manifestée, au grand étonnement du médecin dans la position du malade : le frater, ainsi que l'appelle, Alain, ignorait que le bonheur est le plus précieux et le plus puissant remède que possède la nature.

Or, de Morvan était si heureux, que son cœur fléchissait par moment sous le poids de la joie.

L'apparition de Nativa, nous le répétons, avait été pour le jeune homme la révélation d'un monde inconnu : on n'aura donc pas lieu de s'étonner qu'il eût passé, sans aucune espèce de transition, de l'admiration la plus profonde à l'amour le plus insensé.

D'une imagination ardente, rendue plus impressionnable encore par l'austère solitude dans laquelle s'était écoulée la plus grande partie de sa jeunesse, le gentilhomme avait reporté sur Nativa ces rêves indécis et enivrants, ces aspirations passionnées, ces élans du cœur qui, jusqu'alors sans but, avaient tour à tour exalté et brisé sa sensibilité ; sa vie, égarée dans le vide, venait enfin de trouver son point d'appui.

De Morvan, et ceci est un trait distinctif et saillant du caractère breton, joignait à cette imagination ardente un rare positivisme d'esprit.

Nous demandons pardon de ce barbarisme, indispensable pour bien faire comprendre le caractère de de Morvan.

Pourtant depuis qu'il connaissait Nativa, il n'avait pas songé une seule fois à se rendre compte du caractère bizarre de l'Espagnole ; lui souriait-elle, il avait peur de son bonheur, tant il lui semblait grand ; le regardait-elle d'une façon hautaine ou moqueuse, il se mettait à désespérer de l'avenir, et des idées confuses de suicide lui passaient à travers le cerveau.

S'il ne l'avait pas aimée avec cette violence d'un premier amour qui touche souvent à la folie, de Morvan aurait été parfois effrayé de l'étrangeté d'esprit de la jeune fille : tout en elle était contradiction, spontanéité, mystère.

Elle tombait par moment dans des rêveries profondes, qui semblaient trahir un passé gros d'événements et de souvenirs ; tout à coup une gaieté folle, que rien ne motivait, remplaçait brusquement sa tristesse.

De Morvan lui, se contentait de jouir de cette joie et de souffrir de cette douleur dont les causes lui étaient complètement inconnues.

Un matin que le gentilhomme, après une délicieuse insomnie, venait, pour mettre un peu de calme dans ses idées, de descendre dans le parc du château, il aperçut, assise sur un banc, Nativa, qui, pensive et la tête inclinée sur la poitrine, paraissait absorbée par de graves méditations.

—Ah ! c'est vous, monsieur de Morvan ! lui dit-elle après qu'il l'eût contemplée tout à son aise en silence, car elle ne s'était pas aperçue d'abord de son arrivée ; je remercie le hasard qui vous envoie : j'ai à vous parler.

Le jeune homme eût bien voulu répondre, mais il se sentait tellement ému, qu'il se contenta de s'incliner profondément.

Son cœur battait avec violence.

La jeune fille l'invita par un gracieux mouvement de tête à prendre place à ses côtés ; puis quand il eut obéi, elle reprit d'une voix parfaitement calme :

—Mon père m'a annoncé hier au soir qu'il se sentait assez fort pour se mettre en route ; il est probable que nous partirons aujourd'hui ou demain pour continuer notre voyage. Jusqu'à présent, monsieur de Morvan, dans la crainte de jeter un nuage dans notre éphémère intimité, j'ai reculé devant l'expression de ma reconnaissance ; je ne veux ni ne puis cependant me séparer de vous à tout jamais, sans vous exprimer ma profonde gratitude : croyez que mon père et moi n'oublierons jamais, monsieur le chevalier, votre noble dévouement, et que votre nom trouvera place dans nos prières.

—Nous séparer ! répéta de Morvan d'une voix sourde et après un moment de silence. Mais c'est impossible, mademoiselle ! Que voulez-vous donc que je devienne sans vous !

Le trouble du malheureux jeune homme était si sincère, sa pâleur si grande, sa souffrance si visible, que Nativa ne put se formaliser de ce cri parti du cœur.

—Tenez, mademoiselle, reprit de Morvan avec des sanglots contenus dans la voix, puisque vous croyez me devoir quelque reconnaissance, eh bien ! écoutez-moi. Je vous en conjure, sans m'interrompre et sans vous fâcher : cette condescendance de votre part me récompensera au centuple du peu que j'ai été assez heureux de faire pour vous.

—Je pars demain, monsieur ; qu'il soit fait aujourd'hui selon votre volonté. Parlez !

De Morvan, mystère inexplicable du cœur humain, se repentait alors de sa hardiesse : il eût donné dix ans de sa vie pour pouvoir retarder une explication qu'il désirait ardemment avoir ; toutefois, il s'était trop avancé pour qu'il lui fût impossible de reculer sans tomber dans le ridicule ; il continua donc d'une voix presque inintelligible, tant elle tremblait :

—Oh ! ne craignez pas, mademoiselle, que ma hardiesse s'élève jusqu'à des prétentions insensées ! Vous m'avez avoué que vous possédiez des richesses immenses, je sais que votre nom compte parmi les plus illustres de la grande noblesse d'Espagne, et je ne suis, moi, qu'un pauvre et obscur gentilhomme sans fortune, sans protection, sans avenir.

Vous voyez bien que je ne pourrais songer sans folie à faire rencontrer nos destinées ! Ce que je veux vous dire, c'est que je vous aime d'une amitié tellement respectueuse et dévouée, qu'elle touche à l'adoration ! Si vous vous refusez à accepter mon dévouement, mon existence sera à tout jamais gâtée : vous perdrez mon âme ! Ce que je demande de vous, mademoiselle, c'est que vous me permettiez de vous suivre de loin, et de me tenir toujours à portée de recevoir vos ordres. Oh ! ne craignez point que cette liaison devienne pour vous un embarras, je ne vous parlerai jamais. Jamais votre nom, enfoui au plus profond de mon cœur, n'arrivera jusqu'à mes lèvres. Je serai votre esclave. Vous me commanderez avec un regard !

De Morvan, trop ému pour pouvoir continuer, s'arrêta.

De grosses larmes coulaient silencieuses le long de ses joues.

Nativa n'avait rien perdu de son calme et de son sang-froid ; elle semblait réfléchir.

—Monsieur le chevalier, lui dit-elle après une légère pause, je crois à votre amitié ; mais je repousse l'exaltation qui l'accompagne, et que j'attribue avec raison à votre faiblesse momentanée, suite inévitable de la grave maladie que vous achevez de subir. A part l'exagération de votre langage, il est encore une chose que je blâme dans vos paroles, c'est la distance que vous semblez établir entre nous deux par rapport à la différence de nos fortunes : un gentilhomme monsieur, et moi aussi je sais que vous appartenez à une excellente maison, est l'égal de tout le monde ; car il porte une épée, et nul n'a le droit de mettre obstacle à son courage ou à sa colère dès qu'il combat pour la gloire de son pays ou pour l'honneur de son nom ! Je vous parle peut-être un langage en désaccord avec les habitudes des femmes de votre pays ; que voulez-vous, monsieur ? il faut me pardonner. Nous autres Espagnoles, nous ne sommes pas habituées à nous entendre adresser de banals hommages ; nous prenons au sérieux les paroles sérieuses que nous adressent les gens d'honneur, et nous y répondons, non pas avec notre esprit, mais avec notre loyauté et notre cœur.

La réponse de Nativa était vague, elle combla néanmoins de joie de Morvan. Toutefois, il eut assez de force de caractère pour ne pas laisser éclater son transport.

Quant à la jeune Espagnole, il eut été facile à un observateur de sang-froid de deviner à la fixité vague de son regard, son front soucieux, à son petit pied battant distraitemment et sans qu'elle s'en doutât une cadence à laquelle elle ne songeait pas, qu'elle était sous l'obsession d'une pensée grave.

Tout à coup la charmante enfant, dont le chevalier attribuait l'espèce de recueillement à l'aveu qu'il achevait de lui faire, releva la tête par un geste mutin, et, se retournant vers lui :

—Monsieur de Morvan, lui demanda-t-elle sans aucun préambule, êtes-vous superstitieux ?

Cette question surprit assez vivement le jeune homme, qui répondit en souriant :

—Je suis Breton, mademoiselle. C'est assez vous dire que je crois à tous les faits dont l'explication dépasse mon intelligence.

—Chevalier, vous avez raison !

—Puis-je vous demander, mademoiselle, reprit de Morvan, le motif qui vous fait m'adresser cette question ?

—Certes. Je réfléchis que ma rencontre prouve que vous êtes né sous une influence heureuse. Oh ! pas de fades protestations et de mauvais compliments. Vous vous méprenez sur le sens de mes paroles, chevalier de Morvan, continua la jeune fille avec une espèce de solennité. Vous désirez la gloire et la fortune ? Eh bien ! si vous voulez m'aider dans l'accomplissement d'un noble et vaste projet que je sais, et si la réussite couronne vos efforts, retenez bien ce que je vous dis, il n'y aura pas un homme en France qui ne s'inclinera devant vos richesses et votre puissance.

—Il n'y aura pas un homme qui ne s'inclinera devant

ma richesse et ma puissance ! dites-vous, mademoiselle ? répéta le chevalier de Morvan avec un étonnement qu'il ne chercha pas à dissimuler. Je ne comprends pas, expliquez-vous, je vous prie.

—Je ne puis vous révéler ce secret qui n'est pas à moi, qui ne m'appartient pas. Vous avez bien voulu, monsieur de Morvan, me promettre une obéissance absolue, vous m'obligerez beaucoup en n'insistant pas sur ce sujet. Et puis, qui sait, ajouta Nativa pensive, si ce projet, le rêve de mes nuits et la pensée de mes jours, recevra même jamais un commencement d'exécution ? Nous autres femmes, ne prenons-nous pas presque toujours nos plus folles espérances pour des certitudes ? Nous ne tenons jamais compte des obstacles ou des impossibilités ; nous nous aveuglons à plaisir. Ce qu'il m'importe pour le moment de savoir, c'est si le jour où je vous dirai : " En avant ! " vous marcherez sans faiblir, sans retourner la tête, sans hésiter ; enfin, comme un vrai gentilhomme qui a engagé sa parole, et qui ne recule pas à sacrifier sa vie à son honneur.

—Trop heureux, mademoiselle, s'écria de Morvan avec feu, si je réussis à vous éviter, au prix de ma misérable et obscure existence, le moindre des chagrins !

La belle Espagnole, grâce à cette mobilité ou à cette vivacité d'impression qui semblait lui être habituelle, et qui la rendait si séduisante, remplaça tout à coup, par un air enjoué, l'espèce de tristesse solennelle qui assombrissait son visage.

—Savez-vous, chevalier, continua-t-elle, que depuis quinze jours vous piquez ma curiosité ?

—Moi, mademoiselle ? et en quoi, je vous prie ?

—Mais, en tout. Je cherche en vain le mot de l'énigme de votre existence. Comment se fait-il qu'à votre âge vous ayez songé à vous retirer dans cette affreuse solitude de Penmark ! Que vous, gentilhomme d'esprit et de courage, vous passiez votre jeunesse en compagnie de paysans grossiers et cruels ; qu'à peine entré dans la vie vous soyez déjà mort au monde ? Je me suis laissé aller à croire qu'une grande douleur de votre passé pèse sur votre présent et l'assombrit.

—Vous vous trompez, mademoiselle, répondit de Morgan avec mélancolie : personne ne s'est jamais encore assez intéressé à ma vie pour y jeter une ombre ! J'ai toujours été accueilli par une indifférence profonde et laissé dans un complet isolement !

—Mais vos parents, votre famille ?

—Ma famille se personnifiait dans mon père, et depuis dix-sept ans je ne sais ce qu'il est devenu. Quant à mes parents, ils sont trop riches et trop puissants pour que je puisse leur tendre la main en signe d'amitié : ils croiraient sans doute que je leur demande l'aumône.

—Et madame votre mère, chevalier ?

—Je ne l'ai jamais connue, mademoiselle ; ma naissance lui a coûté la vie !

—Pardonnez-moi de continuer mes questions, chevalier, reprit Nativa, après un léger silence et d'une voix tellement douce et affectueuse que le jeune homme se sentit remué jusqu'au cœur : c'est bien le moins, puisque nous avons fait un pacte d'amitié, que je m'inquiète de vos douleurs et que je sache les blessures de votre âme.

—C'est mon histoire que vous daignez me demander, mademoiselle ? Mon Dieu, elle est bien simple, quelques mots me suffiront. Mon père, monsieur le comte de Morvan, un des seigneurs les plus justement estimés de notre province, eut le malheur de se trouver mêlé au dernier soulèvement qui a ensanglanté la Bretagne ; sa tête fut mise à prix, ses biens confisqués, et il dut prendre la fuite. Depuis lors, je n'ai jamais entendu parler de lui. Un de mes parents, le marquis de Plœuc, voulut bien se charger de moi, et me fit entrer à l'école des gentilshommes : il parait que je porte malheur à ceux qui m'aiment, car peu de temps après M. de Plœuc mourut.

Mon éducation achevée, je tentai de mettre à profit les connaissances que j'avais acquises ; mais, hélas ! je m'aper-

çus bientôt que monter passablement à cheval et tirez l'épée d'une façon remarquable, du moins le disait-on, ne constituait pas un avoir exploitable ou productif. On m'avait enseigné les arts d'agrément qui accompagnent d'ordinaire la fortune, mais on avait oublié de m'apprendre à gagner ma vie.

Comme d'un autre côté, mon nom, mal noté à la cour, ne me permettait de solliciter aucun emploi, j'allais, en désespoir de cause, m'engager en qualité de simple soldat, lorsque je reçus du fameux banquier et armateur de Brest, le sieur Cointo, une lettre par laquelle il me pria de me rendre auprès de lui.

Jugez de mon étonnement, quand le banquier, après avoir constaté mon identité, me remit un rouleau de cinquante louis, en me disant :

—Monsieur le chevalier, cet argent m'a été envoyé, à votre nom, des îles d'Amérique. On me charge de vous compter chaque mois une pension de cinquante livres. Or, comme la personne qui m'adresse cette recommandation m'est parfaitement connue et m'offre sous tous les rapports une garantie complète, soyez assuré que votre pension vous sera très-exactement payée au domicile que vous voudrez bien m'indiquer.

Cette offre mystérieuse répugnait à ma délicatesse, je refusai.

—Je vous jure sur mon honneur d'honnête homme et sur le salut de mon âme, me dit l'armateur, que vous pouvez accepter sans crainte : cette pension vient d'un de vos parents et n'a rien de blessant pour votre amour-propre.

En vain je priai, je suppliai même le sieur Cointo de me nommer ce parent, il n'y voulut jamais consentir ; ce secret ne lui appartenait pas.

Peut-être aurais-je dû persévérer dans mon refus, mais que voulez-vous, mademoiselle, j'étais abandonné de tout le monde, si malheureux, la loyauté proverbiale de l'armateur Comte m'inspirait une telle confiance, que je cédai.

Avec mes cinquante louis j'achetai une petite maison solitaire, située à une portée de mousquet du village de Penmark, et je résolus de porter dignement mon abondon, sans jamais descendre jusqu'à faire des avances à une société qui semblait me repousser comme indigne d'elle.

Depuis lors, si ce n'est deux voyages que j'ai faits en Irlande en qualité de volontaire, et pour accompagner un brave capitaine de la marine marchande, de mes amis, je suis resté plongé dans la désolante solitude où vous m'avez trouvé !

Nativa, au début de l'histoire de Morvan, et quoiqu'elle eût sollicité elle-même ce récit, n'y avait apporté qu'une faible attention ; mais à partir du moment où le jeune homme parla du secours si providentiel et si inattendu qui lui était venu des îles d'Amérique, la contenance de la charmante Espagnole changea comme par enchantement : elle pâlit d'une façon visible, ses yeux brillèrent de lucurs étranges, et elle dut, pour ne pas laisser paraître son agitation, comprimer avec ses deux mains les gonflements de sa poitrine. De Morvan, tout entier aux tristes souvenirs de sa jeunesse, ne remarqua par cette émotion, aussi violente que fugitive, car, lorsque Nativa lui adressa de nouveau la parole, sa voix était calme et assurée.

—Mon indiscrétion, chevalier, lui dit-elle, m'a mise à même d'apprécier toute la noblesse de votre caractère. Vous avez même oublié d'ajouter, en mentionnant votre solitude, que vous avez su vous venger de l'injustice de la société en exposant et consacrant votre vie à sauver celle des malheureux naufragés : J'ai appris par les seigneurs de Pennerose le courage et le dévouement que vous montrez pour secourir les navires en détresse !

—J'ai moins de mérite, en agissant ainsi, que vous voulez bien m'en supposer, mademoiselle ; je suis chrétien, et je considère le suicide comme un crime et un péché mortel répondit de Morvan d'une voix sourde et à peine intelligible.

—Et à présent, monsieur, reprit l'Espagnole, quelle nouvelle direction comptez-vous donner à votre vie ?

—A présent, répondit-il en appuyant sur ce mot qui établissait un lien entre la jeune fille et lui ; à présent, mademoiselle, j'attends des ordres, car je ne m'appartiens plus !

—Mais si je vous disais : "Chevalier, je veux que vous réussissiez, que vous deveniez puissant et riche !" Que feriez-vous ?

—Je mettrais à exécution un projet qui depuis longtemps déjà torture mon imagination et trouble le calme de mes nuits ; je m'embarquerais et j'irais chercher sous un ciel étranger la part de soleil que me refuse ma patrie.

—Vous iriez sous un ciel étranger ! Soit ; mais lequel ? l'univers est vaste ; votre pensée ne s'est-elle jamais fixée d'une façon précise sur la terre de vos rêves ?

—Oui, mademoiselle ! cette terre est l'île que vous appelez Hispaniola, et que nous autres Français nous nommons Saint-Domingue !

VI

Cette réponse produisit un effet extraordinaire sur Nativa ; un tressaillement nerveux, qu'elle ne put dissimuler, agita son corps ; ses lèvres se décolorèrent. De Morvan crut un instant qu'elle allait perdre connaissance.

—Au nom du ciel ! qu'avez-vous, mademoiselle ? s'écria-t-il hors de lui et en lui saisissant sans y songer et sans qu'elle s'en aperçut sa main alors moite et humide. Voulez-vous que j'appelle, que j'aille chercher du secours ?

—Non, je vous remercie, ce n'est rien, une faiblesse passagère, je me sens mieux. Ainsi, monsieur de Morvan, c'est, dites-vous, ajouta vivement Nativa en reprenant la conversation, à Hispaniola que vous voudriez vous rendre ?

—Oui, mademoiselle, à Saint-Domingue.

—Singulière chose que la destinée ! s'écria l'Espagnole avec une exaltation qui fit tressaillir de Morvan de surprise. Comment nier la fatalité et révoquer en doute les desseins de la Providence lorsque des faits aussi extraordinaires que ceux qui m'arrivent, viennent ainsi répondre à mes plus secrètes pensées ? Un naufrage m'éloigne de Brest, me jette sur une plage déserte de Bretagne ; je me désespère du retard qu'apporte cet événement à l'accomplissement de mes projets, et voilà que sur cette plage ignorée, je trouve ce que j'aurais peut-être vainement cherché ailleurs. Ah ! monsieur de Morvan, poursuivait la jeune fille dont l'exaltation croissait de plus en plus, oui, je crois à présent que nos deux destinées devaient se reconstruire et que nous sommes appelés à nous revoir !

—Que Dieu vous entende ! mademoiselle, répondit le gentilhomme aussi étonné que joyeux. Mais, de grâce, expliquez moi, je vous en supplie, comment mes paroles ont pu vous causer une aussi violente émotion.

—Monsieur de Morvan, le dévouement obéit mais n'interroge pas, dit Nativa en affaiblissant par un charmant sourire ce que ces paroles avaient de dur et de déplaisant en elles-mêmes.

—Vous avez raison, mademoiselle, répondit le Breton avec simplicité.

Un léger silence interrompit pendant quelques secondes la conversation des deux jeunes gens : ce fut Nativa qui le rompit la première :

—Monsieur de Morvan, dit-elle, s'il vous fallait vous mettre demain en route pour accomplir un long voyage, ne seriez-vous pas arrêté par le manque d'argent ?

—Je possède quelques économies, répondit le jeune homme en rougissant.

—Oui, des économies bretonnes, c'est-à-dire quelques centaines d'écus ?

—Beaucoup moins que cela, mademoiselle.

—Alors permettez-moi...

(A suivre)

QUESTION DE SENTIMENT

LE CAFÉ



Patrick. — Tiens, ma vieille, je viens d'acheter le plus bel oiseau de dix lieues à la ronde. Je ne le donnerais pas pour vingt piastres. Sa beauté, c'est de ne pas avoir de plume et surtout.....

Le perroquet, (criant à pleine voix.) — Irlandais, bas de soie !



II

Patrick. — Vite, la hache que je le tue, ce plumé-là !

exact, que le régent d'Orléans fit porter à la Martinique deux caféiers venus de la Hollande au jardin des Plantes de Paris, et que, durant la traversée, le chevalier des Clieux se priva de sa ration d'eau pour les empêcher de mourir. Tout honorable que soit ce fait pour le chevalier des Clieux, il n'est pas toute l'importance qu'on s'est plu à lui prêter. On voit, par un mémoire de M. Hardancourt, directeur de la compagnie des Indes, qu'avant cette époque, Imbert, agent la compagnie Orientale, avait obtenu de l'amitié d'un cheik arabe soixante plants de caféier de l'Yémen, et les avait transportés du golfe Persique à l'île Bourdon, où quelques-uns réussirent si bien, qu'en 1710 la compagnie distribuait aux colon des gousses en pleine maturité. " L'arbre de Moka, continue

Il paraît si naturel de prendre du café, qu'on serait tenté de croire qu'on en a toujours pris. Il n'en est rien cependant, et l'usage de cette boisson ne remonte pas en France, au delà de la dernière moitié du dix-septième siècle. Il n'est pas besoin de dire qu'il nous vient, comme le café et le caféier lui-même, de l'Orient. Le caféier est originaire de l'Arabie Heureuse ; on le cultive surtout dans le royaume d'Ymen et dans les cantons d'Aden et de Moka, nom cher à tous les buveurs de café. Comment découvrit-on l'usage de la graine que porte cette arbe, dont la hauteur est de quatre ou cinq mètres, dont les feuilles sont ovales, oblongues, blanches et odorantes, et qui vit à peu près vingt-cinq ans ? On a raconté à ce sujet bien des histoires ; mais il est probable que cette découverte, comme tant d'autres, fut dut au hasard.

L'usage du café était déjà fort ancien en Orient lorsque Soliman Aga, ambassadeur de Turquie auprès de Louis XIV, l'introduisit à Paris, en 1664. Quelques années après, un Arménien nommé Pascal eut l'idée d'ouvrir à la foire Saint-Germain un établissement destiné à la vente de la graine récemment importée d'Orient, et il donna à l'établissement qu'il ouvrit le nom de la liqueur qu'on y débitait. Quoique la livre de fèves de café se vendît, à cette époque, jusqu'à dix écus, sa spéculation fut couronnée d'un plein succès, et, quand la foire fut terminée et eut fermé ainsi cet établissement provisoire, Pascal fonda un café permanent à Paris, sur le quai de l'École. Peu d'années lui suffirent pour réaliser une fortune considérable, tant l'habitude de prendre du café se répandit rapidement ! Ce ne fut cependant point à Paris que le premier café s'ouvrit, ce fut à Marseille ; celui-ci date de l'année 1671, tandis que le café du quai de l'École dont je viens de parler ne fut ouvert que l'année suivante, en 1672. Quand Pascal, enrichi par son commerce, se retira, ses deux garçons, Procope et Grégoire, se partagèrent sa clientèle et ouvrirent chacun leur café dans la rue des Fossés-Saint-Germain, qui prit plus tard le nom de l'Ancienne-Comédie. Le café Procope, aujourd'hui le plus ancien de Paris, est demeuré, au milieu de révolutions qui se sont succédé, au lieu où il avait été ouvert ; il a survécu aux gouvernements et aux dynasties, et parmi les nombreux consommateurs qui y entrent bien peu sans doute savent qu'il doit son nom au premier garçon de l'Arménien Pascal.

Le café est venu une source de richesse pour la population et de recette pour le fisc. On a raconté souvent, et le fait est

Lemontey qui écrivait en 1816, fut si bien naturalisé dans nos îles, qu'on a vu la France jeter annuellement pour son compte, dans le commerce de l'Europe, sept cent mille quintaux de cette aromatique."

On comprend que cette propagation rapide du caféier fit baisser bientôt le prix du café. Au dix-huitième siècle, il se débitait au prix de deux sous la tasse. Il monta bientôt à quatre sous la tasse, resta assez longtemps à ce prix, comme le constate Alexis Monteil dans son *Français des divers États*. Je vois dans Berchoux qu'après la chute de l'Enpire il se vendait six sous la tasse, car il dit en faisant l'éloge du café :

Il peut, de l'astronome éclaircissant la vue,
L'aider à retrouver son étoile perdue ;
Au nouvelliste enfin il révèle parfois
Les critiques des cours et les secrets des rois,
L'aide à rêver la paix, l'armistice, la guerre,
Et lui fait, pour six sous, bouleverser la terre.

Encore faut-il ajouter que dans la première période de l'usage du café, on y mêlait quelques autres substances, sans parler du sucre, un peu d'ambre, de cannelle, de girofle, de cardamome.

Le café, comme toutes les nouveautés, trouva des prôneurs enthousiastes et des détracteurs systématiques, et les membres de la docte Faculté, qui sont rarement d'accord, ne furent pas plus d'accord sur le café que sur toute autre chose. On a souvent répété que Mme de Sévigné avait écrit dans une de ses lettres : " Racine passera comme le café. " J'avoue n'avoir jamais rencontré cette phrase dans les lettres de Mme Sévigné, quoique je les aie plusieurs fois relues.

A défaut de Mme de Sévigné, les thèses médicales ne ménagèrent pas le café, à la fin du dix-septième siècle et au commencement du dix-huitième. Ce que je trouve de beau dans la médecine, c'est qu'elle est un arsenal où l'on rencontre des armes pour attaquer et défendre toutes les places. Parmi ces thèses il y en eut qui accusèrent le café de maigrir, de dessécher, de brûler, de rendre triste et mélancolique. On faisait déjà remarquer, à la fin du dix-septième siècle, que " tous les partisans du prince d'Orange, tous les amis des Anglais, étaient de grands preneurs de café. " Alexis Monteil, dans son curieux ouvrage, fait adresser les paroles suivantes par un cabaretier du dix-septième siècle à son fils, qui veut épouser la fille du cafetier : " Traître si tu veux épouser une cafetière, être cafetier ! Mais, si tu veux oublier ton état qui te nourrit, songe au moins à ta conscience ; écoute les médecins, les hommes d'âge. Jamais, la tasse de café à la main, a-t-on bu à la santé du roi ? Le café, si on le laisse faire, changera bientôt la France en un grand couvent, où l'on ne se divertira plus, où l'on ne dansera plus, où l'on ne boira, où l'on ne vivra plus. "

De nos jours, la médecine a formulé des anathèmes analogues contre l'usage du café. Il peut, quand il est pris en grande quantité et pendant un temps très-prolongé, disent certains Esculapes, " produire la gastralgie, à laquelle se joint une espèce de frisson, de frémissement dans le côté gauche de la poitrine, un poids incommode au-devant du thorax accompagné de dyspnée, sans préjudice, pour peu que l'on continue, de fourmillements du cuir chevelu, de céphalalgie intense, de vertiges, de spasmes et souvent de syncope. "

Donc, gardez-vous de prendre du café.

Le café serait-il donc un poison ? Fontenelle, par la phrase si connue, répondit : " Dans tous les cas, c'est un poison lent, car j'en prends depuis soixante ans. "

J'avoue que je partage l'avis de Fontenelle, auquel se ralliait Voltaire.

Heureusement, je puis citer à l'appui de leur opinion des Esculapes au moins aussi compétents que ceux qui attaquent le café, et, si la boisson que nous devons à l'Arabie a ses docteurs Tant-pis, elles a aussi ses docteurs Tant-mieux.

J'ouvre le *Dictionnaire de médecine* à l'article café, et je trouve l'opinion suivante formulée par le docteur Richard : " Cette liqueur, prise chaude, est un stimulant énergique ; elle a tous les avantages des boissons spiritueuses sans avoir aucun de leurs inconvénients, c'est-à-dire qu'elle ne produit ni l'ivresse ni aucun des accidents qui l'accompagnent. Elle détermine dans l'estomac un sentiment de bien-être, une stimulation qui ne tarde pas à s'étendre à toute l'économie animale. Les facultés intellectuelles et morales deviennent plus actives et plus vives sous son influence. Prise après le repas, l'infusion du café rend la digestion plus facile. "

Donc, prenons de café.

Orfila le conseillait comme diminuant les accidents produits par l'opium dans l'estomac, et les Orientaux sont de cet avis, car ils mêlent le café à l'opium.

Le docteur Grindel l'a employé avec succès en Russie contre fièvres intermittentes.

Margrave, Pringle, Perceval et Laënnec disent l'avoir administré utilement dans le traitement de l'asthme.

Le docteur Roques déclare en avoir obtenu les meilleurs effets dans la dysménorrhée, la chlorose, les symptômes précurseurs de l'apoplexie, de la goutte, dans les empoisonnements par la jusquiame, la belladone, certains champignons, et dans l'asphyxie par le charbon, et il le regarde comme un des moyens prophylac-

tiques les plus puissants dans les pays où règnent des fièvres de mauvais caractère et dans les lieux exposés aux émanations maringeuses.

Ajoutons que l'on délivre maintenant une ration de café à nos matelots quand ils naviguent, à nos soldats quand ils sont en campagne ; ce qui a singulièrement augmenté le nombre des buveurs de café. Nos soldats et nos marins se sont si bien faits à ce régime, que, s'il fallait choisir entre la gamelle de soupe et la gamelle de café, je crois qu'ils hésiteraient.

Je ne prétends pas sans doute affirmer que café soit favorable à tous les tempéraments et produise un effet salutaire dans tous les états de santé ; mais, après ce dernier exemple, je crois pouvoir dire que le café ne nuit qu'exceptionnellement, et que l'utilité du café, c'est la règle.

On en distingue cinq espèces, que je range par ordre de mérite :

Café Moka, qui tire son nom du lieu d'où il provient. C'est le roi des cafés, et j'imagine que l'Arabie Heureuse lui doit son nom. Son grain est rond et petit ; c'est celui qui a le plus d'arôme ;

Café Bourbon, qui est cultivé dans l'île dont il porte le nom ;

Café Martinique ;

Café Cayenne ;

Café Saint-Domingue à Porto-Rico, le dernier des cafés.

Le plant de Moka, transplanté dans ces divers pays, a dégénéré ; preuve évidente que la nature du terrain et le climat de ces contrées lui sont moins favorables que le terrain et le climat de l'Arabie Heureuse.

Plusieurs conditions sont nécessaires pour prendre de bon café : qu'il soit de bonne qualité ; qu'il soit brûlé à point ; qu'il soit récemment moulu, et que la poudre ait été conservée dans une boîte hermétiquement fermée ; qu'il soit infusé dans l'eau bouillante et non bouilli ; que le vase dans lequel il infuse soit hermétiquement fermé de manière qu'il conserve tout son arôme.

Je trouve les aphorismes suivants dans les Mémoires inédits d'un buveur de café :

" 1. Toute maîtresse de maison qui laisse mêler de la chicorée au café commet un acte de trahison envers ses hôtes et un quasi-empoisonnement. Il y a en elle sinon l'étoffe, au moins la doublure d'une Locuste ;

" 2. La maîtresse de maison qui laisse servir le café tiède commet au moins un acte d'inhospitalité. J'ai connu une maîtresse de maison dont la maxime était celle-ci : *Pour que le café soit assez chaud, il faut qu'il le soit trop.* Celle-là était dans le vrai, et mérite la haute approbation des buveurs de café, même de ceux qui se sont brûlés. Une fois servi, le café se refroidit toujours assez et ne se réchauffe jamais. "

Delille, lui a consacré, dans son poème des *Trois Règnes*, les beau vers qui fermeront cette monographie :

Il est une liqueur au poëte plus chère,
Qui manquait à Virgile et qu'adorait Voltaire.
C'est toi, divin café, dont l'aimable liqueur,
Sans altérer la tête, épanouit le cœur...
A peine j'ai senti ta vapeur odorante,
Soudain, de ton climat la chaleur pénétrante
Réveille tous mes sens ; sans trouble, sans chaos,
Mes pensers plus nombreux accourent à grands flots ;
Mon idée était triste, aride, dépouillée,
Elle rit, elle sort richement habillée ;
Et je crois, du génie éprouvant le réveil,
Boire dans chaque goutte un rayon de soleil.

RECETTES POUR FAIRE LE CAFÉ

1. *Café à l'eau distillée.*—En faisant du café avec de l'eau distillée, on est agréablement surpris de la différence entre les résultats que donne l'eau distillée comparativement à l'eau ordinaire. Il y a là une certaine analogie avec la fabrication de la bière. Le café, ainsi obtenu, a une finesse et même une délicatesse de goût et de parfum incontestablement supérieure ; ses qualités très-développées sont alors complètes et parfaites. C'est que les carbonates terreux que renferment les eaux réputées potables détruisent une partie du tannin du café avec lequel ils forment un produit insoluble et sans saveur, tandis que l'eau distillée laisse le tannin intact et conserve au café toute sa suavité et ses propriétés toniques, dont l'action est si remarquable sur l'estomac. Voilà assurément une expérience facile à faire : elle est aussi attrayante que concluante, et chacun peut trouver un peu d'eau distillée chez tous les pharmaciens. Pratiquement il se passe

quelque chose d'analogue dans le travail de la brasserie. Les eaux fortement chargées de bicarbonate de chaux détruisent aussi, à la chaudière, la plus grande partie du tannin du houblon, elles font perdre à la bière l'agent tonique par excellence.

II. *Goût du café.*—Il y a un grand inconvénient à mettre le café en grains verts, et à plus forte raison le café grillé en poudre, dans le proche voisinage de substances quelconques très odorantes. Il en contracte le goût très rapidement, et le garde, quoi qu'on fasse. On recommande surtout d'éloigner le café du rhum, des eaux-de-vie communes empyreumatiques, des essences et du poivre. On raconte qu'un vaisseau venant des Indes, avec une charge de café, reçut aussi à bord plusieurs sacs de poivre. Lorsque le vaisseau arriva à destination, on put constater que le café était altéré par l'odeur du poivre à un degré tel qu'il fut absolument perdu. Que nos ménagères se souviennent de ce fait, elles qui placent presque toujours le café, le poivre et les liqueurs au même endroit. Le café, fût-il renfermé soigneusement dans une boîte, n'échappera pas aux inconvénients qui viennent d'être signalés.

LES DEFINITIONS

(Suite)

I

Ideé (l').—C'est le lièvre ; mais il faut savoir l'accommoder. C'est le mannequin ; mais il faut savoir l'habiller. C'est la perle ; mais il faut savoir la montrer. Total : un zéro, sans le Vatel, sans le Worth ou le Rudolphi.

Idiot.—Parti simple imbécile, il a gagné son bâton de maréchal.—La Persévérance !

Ignorants.—S'ils se bornaient à ne rien savoir, ça pourrait encore aller. Mais c'est qu'ils enseignent !

Illusions.—Une déception future. Et, quand elles s'envolent, un reproche à la Réalité. C'est, en somme, une bénédiction du ciel, car si nous n'avions pas d'illusions et sur les autres et sur nous-mêmes, nous n'aurions plus qu'à prendre la barque à Caron, —sans billet de retour.

Immensité, Eternité.—La seule façon de se les expliquer, sans les comprendre pour cela, c'est de se dire qu'elles ne peuvent pas ne pas être. Car, si elles n'étaient pas, c'est ce qui serait à leur place qui serait ce qu'elles sont.—O ma tête !

Impénétrable.—J'ai connu un ambitieux qui avait trouvé un moyen aussi simple que triomphant pour cacher ses opinions politiques : il n'en avait pas !

Importance.—Tâcher d'en avoir... et de ne pas vous en donner.

Importun.—Un créancier. Mais, surtout, un bienfaiteur.

Imposture.—Le mensonge, en habit noir et en cravate blanche.

Imprévoyance.—Un défaut, dont les fourmis, les abeilles et les castors n'ont jamais pu nous corriger.

Improbité.—Je crois qu'en cherchant bien, il ne serait peut-être pas impossible d'en trouver des exemples.

Impromptu.—Tâcher de ne pas l'oublier, en route.

Incarnat.—Petite fleur rouge qui naît de la pudeur et de la modestie ; du vin de Champagne... et du mensonge.

In-cons-ti-tu-ti-on-nel-le-ment.—Tu as fini !... C'est heureux !

Individualité.—C'est le besoin, trop rare, hélas ! de boire à sa propre source, et de ne manger que de sa chasse. Le besoin de ne se conduire qu'avec sa boussole : de n'enfourcher que sa monture, fût-ce un dada ; de marcher avec ses souliers, de marcher avec ses sabots !

Indolence, Nonchalance.—La gourmandise de la paresse.

Indomtable.—Oh ! que non !... avec une bonne trique !...

In-dix-huit.—Circonstance atténuante, en littérature.

Induction.—Un bon bateau ; mais qui n'est rien sans un bon pilote.

Inepte, Stupide.—Le parvenu de la bêtise.

Infamie.—Exemple : Tu sais, mon tailleur, à qui je n'ai jamais payé un radis depuis dix ans ? Eh ! bien, mon cher, il a eu l'*infamie* de m'envoyer les huisiers.

Ingratitude.—Le réveil de la Dignité.

Inhumain.—“ Sans pitié, sans humanité...” dit Littré : “ Humain ” me semblerait donc plus correct.

Injuste.—Tout jugement qui nous condamne.

Inondation.—Un incendie... d'eau.

Insinuation.—La couleuvre de l'Eloquence.

Insistance.—Une tortue... qui bat les lièvres.

Insuffisance.—Petite infirmité qui en amène toujours une beaucoup plus grave : “ la suffisance.”

Insurrection.—Exercice français, qui semble un peu fatigué en ce moment.—On n'est pas de fer !

Interrompre.—“ Sans vous interrompre ! ” ne manquent jamais de dire les interrupteurs de profession, en nous interrompant à chaque mot.

Interrupteur.—Un député qui ne sait ni parler, ni se taire.

Intervention.—Si vous arrangez l'affaire, on ne vous en sait aucun gré. Si vous ne l'arrangez pas, on vous en veut. Total : un métier de dupe.

Invective.—Une épine, sans rose, qu'on cultive, particulièrement, au Palais de Justice.

Ironie.—La reine des fleurs de rhétorique. Elle décuple l'esprit, elle centuple l'acuité de l'épigramme, par sa discrétion même, en nous faisant deviner les choses, sans les appeler par leur nom.

Ivrogne.—Ah ça ! il n'a donc jamais vu un homme soûl ?

J

Jacobins.—Jamais homme n'ont eu plus d'horreur de la tyrannie des autres.

Jeu.—L'ogre, le grand dissolvant. Ce n'est pas seulement un vice ; c'est le père aux autres.

Jubilation.—La joie des bonnes gens.

L

Lâche.—Cours donc en avant imbécile ! On ne reçoit pas plus de balles dans la poitrine que dans le dos. Et, si l'on doit t'en loger une, il vaut mieux la recevoir par la grande porte que par la porte de derrière.

Laide.—Quand on vous dit d'une jeune personne : “ Et si aimable, et si bonne musicienne ; et faisant si bien la salade ! ” vous devez savoir à quoi vous en tenir.—Elle est horrible.

Lamentations, Jérémiales.—Inutile pour soi ; et bien importun pour les autres.

Larcin.—Un petit oiseau qui essaie son aile ; mais qui ne tardera pas à élargir... son vol.

Larmes.—Il vaut encore mieux en répandre que d'en faire couler.

Lauriers.—Feuille adorante avec laquelle on accommode, également, un héros ou un lièvre.

Leçon (de politesse).—On entend dire sans cesse : “ Je n'ai pas de leçons à recevoir de vous ” ; et cela quand, justement, on vient d'en mériter une.

Légalité (la).—Probité relative, qui n'a rien de commun avec la délicatesse.—J'ai toujours pu marcher “ le Code haut ”, disait un vieux Normand, et c'est tout ce qu'on peut demander à un homme.

Législateur.—A ce qu'il croit, du moins.

Lettres (homme de).—Je ne connais qu'un mortel toujours sûr de mériter ce nom.—C'est le facteur.

Libéralisme.—Un faux nez, qui tombe dans la poêle, dès qu'on en tient la queue.

Lieu commun.—Une vérité qui radote.

Lion.—Un zouave à quatre jambes.

Loquacité.—La mère du coton... dans les oreilles.

Louange.—Ne craignez pas d'y mettre le bain de pied.

UNE FARCE QUI A MAL TOURNÉ

LA VAGUE



I

Boulé à Minette—Entends-tu le bourgeois qui vante notre bon ménage ? C'est rien que pour se vanter lui-même. Si nous faisons semblant de nous battre !

II

—Ce n'est pas mal pour un commencement. Regarde donc la binette qu'ils font ! Envoie fort, nous allons avoir du sport.

III

—C'est superbe ! Miaule ferme ; mais ne regarde pas de leur côté, de peur qu'ils s'aperçoivent du truc.

IV

—Vrai, excepté la fois où j'ai tué le chat de Robinette, je n'ai jamais eu autant de plaisir. Saute comme si tu voulais m'arracher les yeux.

V

Le bourgeois.—Ah ! je vous y prend, mes vilaines bêtes. Tiens !... puis, attrappe encore !

VI

Carlo.—Minette, je crois que nous nous sommes mis le doigt dans l'œil.

Minette.—A qui le distu ? Je m'en vais me promener sur la lucarne.

BIEN CACHÉ

On remarquait depuis deux jours une espèce d'âme en peine rodant autour de la nouvelle bâtisse du Windsor. Définitivement Emanuel St. Louis l'aborde en lui demandant les raisons de sa persistance à inspecter des travaux qui ne le concernent pas.

—Je vais vous dire, monsieur, reprend l'inconnu. On veut me signifier une saisie et ils n'auront jamais l'idée de me chercher dans un endroit où les gens travaillent.

Chez l'épicié :

Le père (venant chercher son fils que le patron met à la porte).—Je suis à bout de sacrifices ; je ne puis plus rien faire pour toi, puisque tu perds toute tes places.

Le fils.—Cette fois-ci, je voulais bien faire. C'est une erreur que je ne m'explique pas. Je devais peser 10 livres de sucre et mon patron m'avait dit de mettre deux livres de plomb dans le sucre. Je me suis trompé et je les ai mis de l'autre côté. Mais, vrai je l'ai fait par distraction, je voulais être franc.

Si votre pensée aime les contrastes.
Qu'ici-bas Dieu seul a réalisés ;
Si vous aimez voir, unis, opposés,
Les petits tableaux et les scènes vastes ;

Si vous admirez, rêveur attendri,
Le chalet perdu sur la haute cime ;
Si la fleur vous touche au bord de l'abîme,
L'immense glacier près de l'humble abri :

Il est un spectacle où l'âme indécise
D'un extrême à l'autre hésite et se perd :
C'est de contempler au bord de la mer.
Les petits enfants, quand le flot se brise !

Ils sont là debout, seuls, abandonnés ;
La falaise grise à vingt pas se dresse,
Sinistre rempart, morne forteresse,
Où le corbeau fouille à cris obstinés.

Devant eux, la mer immense, infinie,
Mêle ses tonsverts au sombre horizon ;
Son bruit éternel confond leur raison,
Et leur voix s'en va dans cette harmonie !

En nappes de lait le flot ondulait
Arrive à leurs pieds, s'étale et s'épanche,
Fuit sans les toucher, et l'écume blanche
Parmi les galets joue en s'écoulant.

Tout devient plaisir, tout ravit leur âge :
Le crabe égaré qui court sans dessein,
L'algue qui s'arrête au rocher voisin,
La coquille vide abordant la plage.

Ils ont oublié l'heure du repas ;
Ils ne songent plus au logis rustique ;
Vainement, debout, du seuil domestique,
Leur sœur les appelle : ils n'entendent pas !

Ils sont toujours là, rangés sur le sable ;
Leur blouse se gonfle au soufle du vent.
Ainsi, jusqu'au soir, les retient souvent
Un étonnement indéfinissable !

UN NOUVEL ARGUMENT CONTRE LA PIPE



Marichette.—Qu'est-ce que la cheminée à ? Je suis tout aveuglée et le poêle ne marche plus ?

Jack.—C'est papa qui est tombé dans la cheminée.

Marichette.—Vas lui dire qu'il ne fume pas tant que ça.

EN DEVOTION

SOMMEIL A DEUX



Joe le rouleur. — Hello, Francis, te voilà en prières !

Francis. — J'te crois ! Il mouille un peu fort pour le malt qu'ils avaient mis sécher sur la couverture. J'te dis que ça vient à pleine dalle.

LE SONNET

Le sonnet peut tout contenir, un atome, si vous voulez, l'infini si cela vous convient. Un soleil s'y meut aussi facilement qu'un moucheron. C'est pour cela sans doute qu'il fut le mode privilégié de tous les grands poètes de ce monde. Shakespeare, Milton, Dante, Michel-Ange ont fait des sonnets. Je ne parle ni de Corneille, qui s'y est amusé, ni de notre vieux Ronsard et de tous les poètes de la Pléiade, trop fameux de leur temps, trop oubliés aujourd'hui. Enfin je ne reviens pas sur Pétrarque, qui doit au sonnet toute sa gloire, et passe mal à propos pour l'inventeur du genre. Le sonnet, si je ne me trompe, fut créé vers 1250 par un troubadour du nom de Gérard de Bourneuil. C'est en Provence qu'il naquit spontanément, comme une fleur du sol. Les poètes modernes ont fait dans le sonnet de véritables tours de force ; un des plus curieux a été exécuté par le comte Jules de Rességuier (1789-1862), qui a écrit un sonnet en vers monosyllabes :

Fort
Belle,
Elle
Dort.

Frêle
Sort :
Quelle
Mort !

Rose
Close,
La

Brise
L'a
Prise.

— Quel est donc ce monsieur qui crie si fort dans le fond du magasin ?

— C'est mon *silent partner*.

Dans un grand fauteuil Paieule est assise,
Et l'humble foyer flambe en pétillant.
Près d'elle, accroupie, une chatte grise
Fixe sur la flamme un œil scintillant.

La dame médite un verset biblique :
Sur ses deux genoux le livre est ouvert.
La chatte, plissant sa paupière oblique,
Près de s'endormir, cligne son œil vert.

Et Paieule aussi, d'idée en idée,
Vers la sainte page, après maint effort,
Penche lentement sa tête ridée,
La lève en sursaut, puis cède, et s'endort.

La dame sourit, la chatte frissonne ;
Chacune a son rêve et remue un peu :
La chatte au grenier guerroie et moissonne ;
La dame est au ciel, et cause avec Dieu !

Et la vieille horloge au mur se balance,
Mesurant chaque heure au sommeil humain,
Et seule, au milieu du profond silence,
Avec un bruit sec, poursuit son chemin.

CONSEILS SUR LE MANGER

Ne mangez jamais de lard. Si la chose devient absolument nécessaire, faites que cette nourriture soit assez cuite, pour qu'elle prenne une couleur grise.

Ne buvez pas de thé vert, et très peu de thé noir.

Ne permettez pas à vos servantes de mettre les légumes et les viandes dans le même compartiment de votre glacière.

Ne mangez pas beaucoup de viandes, et n'augmentez la dose que graduellement si vous relevez d'une maladie *fiévreuse*. Si vous êtes en santé, n'en prenez pas plus de deux fois par jour.

En moyenne, ne prenez pas plus de 24 onces de liquide par jour.

Votre nourriture ne devrait pas excéder 34 onces en 24 heures.

Il ne faut pas fumer immédiatement après les repas.

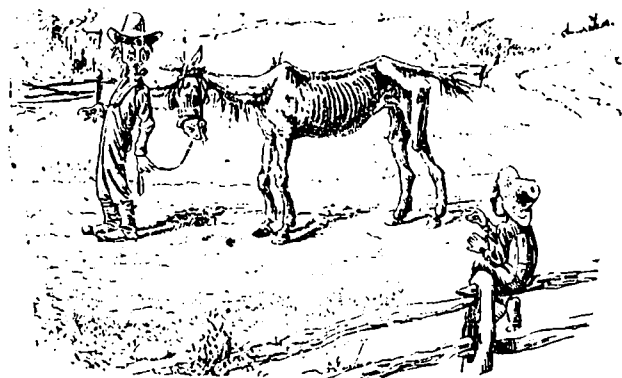
Généralement les personnes en santé perdent de leur poids en hiver, et en regagnent en été.

N'allez pas croire que c'est en mangeant du gras, que vous deviendrez gras, c'est le contraire qui est vrai.

Ne mangez rien de *faisandé* ; rappelez-vous que *faisandé* est une manière relevée de dire *gâté*.

Ne buvez jamais votre café, si votre estomac est vide ; dissuez-vous, avant, arracher votre bouton de paletot et le manger : vieux proverbe Arabe, qui s'applique aussi bien pour le thé.

L'UTILITÉ DU CHEVAL



Le gamin. — Loue-moi ton cheval pour une heure. J'ai du lavage à faire ce soir : c'est justement la planche qu'il me faut.

Le patient. — Dites-moi donc de quoi je souffre ?

Le médecin. — Impossible ; je ne pourrai vous le dire qu'après l'autopsie.

ON APPREND TOUS LES JOURS



Vieille Emigrante débarquant à Levis. — Depuis si longtemps que j'entends parler de raquettes ! En voilà donc une paire, enfin !

LE CLUB DES PÊCHEURS A LA LIGNE

LE SAMEDI a le plaisir de publier aujourd'hui une charmante fantaisie d'un littérateur distingué de New-York. Louis Vallot.

(INÉDIT)

A Alphonse Daudet

Le Club des "Chasseurs de casquettes Tarasconnais" fondé par l'illustre Tartarin de Tarascon et ses amis, Costecalde, le commandant Bravida, Bompard, etc., fit fureur il y a quelques années.

En 1884 naquit le "Club Alpin" fondé par les illustres Alpinistes : Tartarin, Costecalde, Bravida, Bompard, etc., qui eut un succès colossal, grâce à l'ascension de la Jungfrau par l'intrépide Tartarin.

Mais depuis, trois ans se sont écoulés, et Tarascon et ses enfants allaient être oubliés, lorsque Marius Laveine, ex-membre du "Club des Chasseurs de casquettes," et membre du "Club Alpin," imagine le "Club des Pêcheurs à la ligne."

* *

Tous les Tarasconnais cités plus haut en font partie, à l'exception de Tartarin, indigné de voir ses concitoyens se livrer aux plaisirs de la pêche à la ligne.

Le club a élu pour président le fameux, le bilieux Costecalde, tout fier de remplir cette grave fonction, lui qui n'avait été que vice-président des deux clubs précédents. Marius Laveine a été élu vice-président. Ah ! il rage ferme, le malheureux ! Lui préférer Costecalde, et pourquoi ? Si le club existe, n'est-ce pas grâce à lui ?

Tous les dimanches les Tarasconnais partaient de grand matin, habillés de coutil blanc, coiffés d'énormes chapeaux de paille et portant force engins : cannes à pêche de toutes dimensions, puisettes de toutes tailles, filoches toutes énormes, quantité de boîtes en fer-blanc peintes en vert portant ces inscriptions : Vers de vase, Plomb, Lignes de rechange, Amorces, Hameçons, Crins, Asticots, etc. etc.

Les Tarasconnais pêchèrent ferme. Ils pêchèrent tant et tant que le poisson disparut comme jadis le gibier. Il ne resta plus qu'un énorme brochet qui ne voulait pas se laisser prendre. Il était donc pour les pêcheurs ce qu'avait été pour les chasseurs, le mystérieux lièvre tarasconnais.

Le club était fondé depuis trois mois à peine, et déjà il périssait ! Ce fut alors que son président Costecalde imagina la "pêche artificielle." Voici comment on procédait. Les pêcheurs jetaient cinq cents poissons en fer blanc dans le lac, puis, tranquillement, ils les pêchaient à l'aide d'hameçons en aimant. Lorsque les cinq cents poissons étaient repêchés, nos Tarasconnais rentraient au logis ! Les chasseurs avaient bien été réduits à cribler des casquettes de coups de fusil, les pêcheurs pouvaient bien imaginer ce stratagème qui sauvait le club.

* *

Marius seul avait protesté. D'abord, et surtout, parce que l'idée était de son ennemi Costecalde, ensuite parce qu'il avait un peu de sang de Tartarin-Quichotte dans les veines.

Vai ! je trouverai autre chose ! cria notre Tarasconnais.

Marius se mit alors à étudier les poissons. Il voyagea, pêcha, lut force traités de pêche, observa les pêcheurs, après quoi il revint à Tarascon, n'ayant encore rien trouvé. Marius fit construire un immense aquarium qui ne tarda pas à être habité par une multitude de poissons ; notre Tarasconnais passait des journées entières, oubliant de boire et de manger, assis devant l'aquarium, observant les poissons.

* *

Après s'être enfermé pendant huit jours dans sa chambre, Marius se rendit au club et prit la parole :

"Messieurs, dit-il à ses collègues, la pêche à la ligne n'est véritablement intéressante et digne des Tarasconnais que lorsqu'elle se "pratique naturellement". Je m'explique. Vous passez des journées entières à pêcher des poissons... en fer-blanc, alors que vous pouvez en pêcher de réels. (Tumulte.) Oui, messieurs, vous avez cru les rivières dépeuplées ; il n'en est rien. Je ne puis vous en dire plus long aujourd'hui. Venez demain aux "Sept-Chênes," là où nous avons pris jadis de si belles fritures et vous saurez le reste !"

Tous les membres haussèrent les épaules, crièrent... et se séparèrent en se donnant rendez-vous pour le lendemain.

* *

Marius se leva de grand matin et arriva le premier à l'endroit indiqué. Il jeta à l'eau des boulettes que contenait la boîte à amorces. Deux heures après les membres du club arrivaient. Marius jeta sa ligne à l'eau. Une demi-heure se passa sans que le poisson fit soupçonner sa présence, lorsque, tout à coup, la plume bascule, s'enfonce... Marius tire, et, doucement amène sur le bord une superbe perche. Les membres du club ouvrent des yeux démesurément grands. Tranquillement Marius met un asticot à l'hameçon et jette de nouveau la ligne à l'eau ; cinq minutes après, une autre perche se laisse prendre. L'enthousiasme commence à gagner les Tarasconnais, qui se mettent à pêcher, et prennent des fritures colossales. L'enthousiasme... méridional est à son comble. Cris de "Vive Marius Laveine président !"

Costecalde est plus pâle qu'un mort.

* *

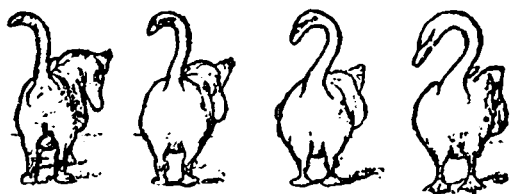
"Messieurs, dit alors Marius, je vous ai promis des fritures, vous en avez. Il me reste à vous faire connaître mon secret. Laissez-moi d'abord vous expliquer les faits. Vous avez pêché pendant trois mois, jetant à la rivière une nourriture abondante pour le poisson. Vous comprenez que je fais allusion aux amorces. Le poisson ayant de la nourriture "en veux-tu, en voilà" ne mordait plus et vous l'avez cru disparu. J'ai trouvé le remède. Il faut non seulement ne plus amorcer, mais il faut, en un mot, lui donner de l'appétit. Or, ce matin, j'ai jeté à la rivière une douzaine de boulettes faites de substances "apéritives" que je vous ferai connaître, et voilà, messieurs, à quoi est due notre pêche miraculeuse !"

Cris répétés de "Vive Marius président !"

Marius Laveine est porté par ses concitoyens jusque dans Tarascon, où on lui fait une ovation.

Ce jour-là la gloire de Marius Laveine éclipsa celle de l'illustre Tartarin.

LOUIS VALLOT.



EVOLUTION A LA DARWIN

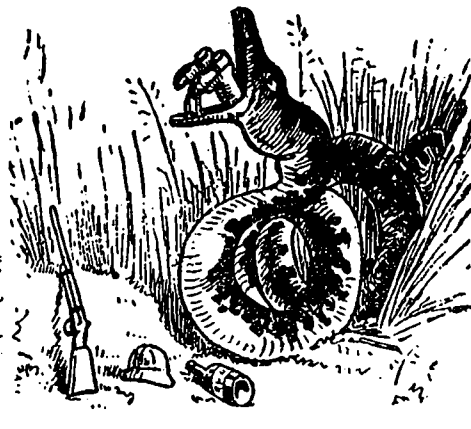
LES MALENTENDUS AUXQUELS S'EXPOSENT LES MALADES DU DELIRIUM TREMENS



I —Je l'ai bien gagné celui-là, ouf !



II —Toi, tu sais, je te connais : j'en ai bien vu comme ça.



III Mais celui-ci n'était pas de la famille des autres.

UNE PINCÉE DE CONSEILS

CONSERVATION DES ŒUFS

On peut conserver les œufs en les entourant de substances non conductrices, de corps qui les préservent de l'action de l'air et en les déposant dans un lieu à la fois sec et frais.

On les met dans le millet, les menus grains, la sciure de bois de chêne, et on les couvre de paille. Les œufs se conservent dans le sable. L'usage du sel est bon dans les contrées méridionales dont le climat est sec.

Les œufs se conservent longtemps dans l'huile ou la graisse fondue.

Les glacières sont excellentes pour conserver longtemps les œufs. On peut aussi les garder dans un lieu sec et de tous côtés exposé à l'air. On se sert en Suisse de planches où sont pratiqués des trous ronds et trop petits pour que les œufs puissent passer au travers. Ainsi exposés, ils se gardent plusieurs mois.

Aux procédés précédents, on peut ajouter, comme un des moyens les plus efficaces, l'emploi du *silicate de potasse*. On y trempe les œufs que l'on met sécher sur une feuille de papier, sans les faire toucher entre eux. Si on omettait la feuille de papier, ou si les œufs se touchaient, il y aurait adhérence au point de contact et on ne pourrait les séparer sans les briser. Le silicate bouche les pores, vitrifie la surface, empêche par conséquent l'action de l'air, et permet de conserver les œufs une année sans altération.

Pour conserver les œufs, on se servait autrefois de sciure de bois, de son, de blé, etc. : mais tout cela n'était que très imparfait. Maintenant les grands industriels qui font ce commerce et qui conservent 10 à 12 millions d'œufs par an agissent ainsi : On commence par frapper doucement les œufs *très frais* deux par deux les uns contre les autres, afin de voir s'ils ne sonnent pas le "fêlé." Cette opération finie, on les dépose avec soin dans un vase de grès, le petit bout tourné par le bas : quand le vase est plein, on comble le vide laissé entre les œufs avec un composé de $\frac{1}{2}$ once de chaux éteinte par une bouteille d'eau.—La chaux dissoute traverse la coquille calcinaire de l'œuf et, se trouvant en contact avec la première pellicule, la rend imperméable. Ensuite on descend ces pots de grès à la cave et on les couvre de manière qu'ils soient à l'abri de la lumière.—La meilleure température pour cela doit être de 45 à 50 degrés Fahrenheit de chaleur constante.—Au bout de quelque temps, il se forme à la surface de l'eau une sorte de glace (carbonate de chaux). Il faut avoir soin de ne jamais la briser qu'au moment de retirer les œufs.

Par ce procédé les œufs sont aussi frais après 6 et 8 mois que s'ils venaient d'être pondus et la conservation est telle que la perte moyenne est au maximum de 4 ou 5 au mille, tandis qu'autrefois elle était de 6 à 8 au cent.

AUTRE RECETTE

Quelque chose que puisse paraître la coquille de l'œuf, elle est néanmoins perforée par une myriade de petits pores qu'on ne peut apercevoir qu'à l'aide du microscope. Leur effet est évident : car c'est par eux que jour par jour l'albumine s'évapore et fait place à l'air. Lorsque l'œuf est complètement plein, un fluide passe constamment à travers les pores et est le principal agent

de corruption ; cette corruption se manifeste plus rapidement par les temps chauds que par le froid. Un œuf parfaitement frais est absolument et proverbialement plein ; mais dans les œufs rassis, il y a une place vide proportionnelle à la perte de l'albumine par l'évaporation.

Si on applique la langue à l'extrémité d'un œuf frais on sent ce dernier complètement froid ; tandis que si on l'applique sur un œuf rassis, on le trouve chaud, parce que l'albumine de l'œuf frais, étant en contact avec la coquille, absorbe la chaleur de la langue plus rapidement que ne le fait l'air contenu dans la coquille de l'œuf rassis.

En interceptant l'air et en l'empêchant d'arriver à l'intérieur de la coquille, cela ne tue pas l'embryon et n'empêche pas de le faire couvrir, mais le conserve au contraire plus longtemps que si on cherchait à le garder de toute autre façon. Nous avons obtenu des poussins, d'œufs conservés pendant *deux ans* dans le vernis.

Faites dissoudre de la gomme laque dans une quantité suffisante d'alcool afin de faire un léger vernis. Enduisez-en chaque œuf et lorsque tous les œufs seront complètement secs, enfouissez-les dans du son ou de la sciure de bois en ayant soin de les mettre le gros bout en l'air afin qu'ils ne puissent pas s'avarier ou rouler. Lorsque vous voudrez vous servir de vos œufs, enlevez soigneusement le vernis avec de l'alcool, et vous les trouverez dans la même état qu'au moment où vous les avez empaquetés, c'est-à-dire bons à manger ou à faire couvrir. Cette méthode est la meilleure et la plus sûre qu'on ait encore expérimentée et a été souvent employée avec succès.

PROCÉDE CHINOIS POUR CONSERVER LE POISSON

Certains poissons passent l'hiver enfouis dans la vase et dans un état de complet engourdissement. Les Chinois ayant observé ce fait, en ont déduit une méthode ingénieuse de conservation du poisson. Voici comment ils opèrent. Sitôt le poisson pris et alors qu'il est bien vivant, ils l'enveloppent dans un bloc de terre glaise humide qu'ils enferment ensuite dans une glacière. Après plusieurs mois, en ouvrant le bloc et mettant le poisson dans l'eau fraîche, les auteurs chinois prétendent que celui-ci revient peu à peu à la vie. Certains riches chinois possèdent dans leur glacière plusieurs centaines de poissons conservés vivants.—Nous publions ce procédé *sous toute réserve*.

CONSERVATION DU GIBIER

Expédier le gibier dans une masse de glace pilée mélangée de sel de cuisine, ou bien faire une injection par la carotide avec une solution de borax dans l'eau : 7 grains de borax par 2 livres de viande.

CONSERVATION DES POMMES.

On exporte d'Amérique en Angleterre des fruits et tout particulièrement des pommes avec leur parfum et leur saveur en les enveloppant d'un papier imbibé d'une solution alcoolique d'acide salicylique, puis desséché à l'air.

CONSERVATION DU LAIT

Par les temps chauds, on peut conserver le lait pendant plusieurs jours en y ajoutant 15 grains d'acide borique par 1,5 de gallon lait. La présence de cet acide ne peut en aucune façon être nuisible au lait ni dangereuse pour la santé.

SI VOUS VOULEZ

*Vous tenir au courant de ce qui se passe autour
de vous, LISEZ*

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français
de Montréal

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE

Abonnement, en dehors de Montréal, seulement
\$2.00 par année. Strictement payable d'avance.

Edition Hebdomadaire de 8 grandes pages, \$1.00
par année.

*SI VOUS VOULEZ avoir ce que vous désirez, ou disposer
de quelque chose*

ANNONCEZ DANS "LA PRESSE"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les jour-
naux français au Canada.

MOYENNE POUR LE MOIS DE JUIN

15,545 PAR JOUR

Pour prix, et tout autre chose, s'adresser à

**LA PRESSE, 69 rue St. Jacques
MONTREAL.**

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

**144 RUE ST. LAURENT
MONTREAL**

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct
du propriétaire, aidé de gradués compétents.

Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et
les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPECIALITES

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.

GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.

GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.

GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.

GRAY'S SULPHUR PASTILLES pour l'emploi de l'Acide
Sulfureux dans les Maladies de la Gorge, et pour dés-
infecter les petits appartements.

LE SIROP DE CHLORAL INALTERABLE DE GRAY.

LE SIROP D'IODURE DE QUININE DE GRAY.

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

144 Rue St. Laurent, Montreal

N. B.—A cause de l'élargissement de la rue, ma pharmacie, établie
depuis 30 ans à l'endroit qu'elle occupe aujourd'hui, sera transportée vers le
1er novembre prochain dans un local commode et spacieux, situé un peu
plus bas que mon établissement actuel.

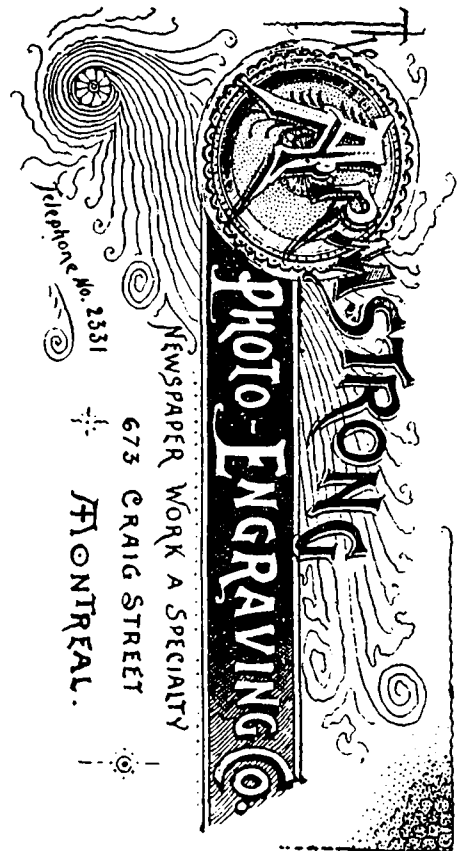
—LE GRAND— PANORAMA DE JERUSALEM ET LE CRUCIFIEMENT

Représentant de grandeur naturelle les montagnes de SION, des OLIVIER
et MORIAT, les TEMPLES, PALAIS et MOSQUÉES, et les
caravanes en chemins pour la VILLE SAINTE. Les
ARABES avec leurs CHATEAUX, TENTES, etc.
Allez faire une visite à la bâtisse du

CYCLORAMA

COIN DES RUES STE. CATHERINE ET ST. URBAIN.

Ouvert tous les jours jusqu'à 10.30 p.m. Les Dimanches de 1 hr. à 10.30
p.m. Les Chars Urbains passent devant la porte.



Pilules de Noix Longues Composees de McGale

(RECOUVERTES DE SUCRE.)

*Pour la guérison certaine de toutes les affections bilieuses, torpeur du Foie,
Maux de Tête, Indigestions, Etourdissements, et de tous les malai-
ses causés par le mauvais fonctionnement de l'Estomac.*

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs
et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles
ne contiennent pas de mercure ni aucune de ses préparations. Tout en
étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel
cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient
les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

LES PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES, de MCGALE, sont
préparées avec soin, avec un extrait concentré de la noix longue et combine
avec d'autres principes végétaux, de manière à les placer au premier rang
parmi toutes les pilules stomachiques jusqu'à présent offertes au public.

Nos anciens Canadiens-Français faisaient usage de la noix longue, avant
sa maturité. Ils l'employaient CONFITURE, contre la constipation habi-
tuelle. Mais le grand inconvénient, était l'obligation de faire, avec des
noix vertes et fraîches, cette préparation, qui, faite en quantité perdait
toute sa force et devenait inutile. La science a depuis découvert un ex-
trait de cette noix, qui se conserve intact dans tous les climats.

C'est de cet extrait que sont composées les Pilules de Noix Longues de
McGale.